

DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES.

LES AEROSTATS.



Aucune découverte n'a excité autant que celle des aérostats la surprise, l'admiration, l'émotion universelle. Il n'y eut en Europe qu'un cri d'enthousiasme pour les navigateurs intrépides qui, les premiers, osèrent s'élancer dans le vaste champ des airs. En effet, jamais l'orgueil de l'esprit humain n'avait rencontré de triomphe plus éclatant en apparence. On ne mettait pas en doute la possibilité de régulariser bientôt et de diriger à travers les airs la marche de ces nouveaux esquifs, et la navigation atmosphérique apparaissait déjà comme une création prochaine.

De tout cet éclat, de cet enthousiasme immense, de ces espérances enflammées, qu'est-il resté? L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une découverte aussi applaudie, aussi exaltée à sa naissance, aussi délaissée bientôt après. Les aérostats semblaient appelés à régénérer la science, en lui ouvrant des moyens d'expérimentation d'une portée toute nouvelle; cependant, ils n'ont guère servi qu'à satisfaire dans les fêtes publiques une vaine curiosité. Toutefois, il y a dans le seul fait d'une ascension dans les airs quelque chose de si grand et de si hardi, que l'on a toujours recherché et accueilli avec intérêt tout ce qui se rapporte aux aérostats. Nous présenterons donc l'histoire d'une découverte qui a tenu une si grande place dans les préoccupations du public.

Personne n'ignore que l'invention des aérostats, d'origine toute française, appartient aux frères Étienne et Joseph Montgolfier. Rien n'avait encore laissé pressentir une découverte de ce genre, lorsque, le 4 juin 1783, ils firent à Annonay leur première expérience publique.

La ville d'Annonay est placée en face des hautes Alpes, et, de la maison des Montgolfier on voyait se dérouler à l'horizon toute la chaîne de ces montagnes. En contemplant le spectacle continu de la production et de l'ascension des nuages qu'ils voyaient chaque jour se former sur le flanc des Alpes, en méditant sur les causes de la suspension et de l'équilibre de ces masses énormes qui se promènent dans l'espace, les frères Montgolfier conçurent l'espérance d'imiter la nature dans l'un de ses phénomènes les plus étonnants. Il ne leur parut pas impossible de composer des nuages artificiels, qui, à l'imitation des

nuages naturels, s'élèveraient dans les plus hautes régions de l'air. Pour reproduire autant que possible les conditions que présente la nature, ils renfermèrent de la vapeur d'eau dans une enveloppe à la fois résistante et légère. Ce nuage factice s'élevait, mais la température extérieure ramenait bientôt la vapeur à l'état liquide; l'appareil se mouillait et retombait sur la terre. D'autres essais demeurèrent également infructueux.

Sur ces entrefaites parut en France la traduction de l'ouvrage de Priestley : *Des différentes espèces d'air*, dans lequel l'auteur faisait connaître un grand nombre de gaz nouveaux et en exposait les propriétés, les caractères, les pesanteurs spécifiques. Ce livre, ces aperçus nouveaux frappèrent vivement l'esprit des frères Montgolfier; ils en conclurent qu'il devait suffire, pour s'élever dans l'atmosphère, de renfermer dans une enveloppe d'un faible poids un gaz plus léger que l'air : l'appareil s'élèverait en vertu de son excès de légèreté sur l'air environnant, jusqu'à ce qu'il rencontrât, à une certaine hauteur, des couches dont la pesanteur spécifique fût égale à la sienne et le maintînt en équilibre.

Après bien des recherches, bien des tentatives, ils se mirent à brûler ensemble de la paille légèrement mouillée et de la laine; la chaleur résultant de la combustion de ces deux corps dilatait l'air contenu dans l'enveloppe de toile ou de papier, et le rendant ainsi plus léger que l'air extérieur, provoquait l'ascension rapide de l'appareil. Ils expérimentèrent en petit, et, encouragés par les résultats, ils produisirent en public un ballon de grande dimension, qui, de la place d'Annonay, s'éleva jusqu'à cinq cents mètres de hauteur, aux acclamations d'une foule immense. L'expérience fut répétée à Paris; seulement, le physicien Charles, chargé de la construction du ballon, au lieu d'employer l'air plus léger obtenu par la combustion de la paille et de la laine, introduisit dans l'appareil du gaz hydrogène, qui pèse quatorze fois moins que l'air. Le ballon fut construit en taffetas. Les savants et le public attendaient l'expérience avec une vive curiosité. Elle eut lieu sur le Champ-de-Mars : trois cent mille personnes s'étaient donné rendez-vous

en cet endroit. A cinq heures, un coup de canon annonça que l'expérience allait commencer : on coupa les liens qui retenaient le globe, et aussitôt il s'élança avec une telle vitesse, qu'il fut porté en deux minutes à mille mètres de hauteur ; là il rencontra un nuage obscur dans lequel il pénétra. Un second coup de canon annonça sa disparition ; mais on le vit bientôt percer la nue, reparaître un instant à une très-grande élévation, et se perdre enfin dans d'autres nuages. Un sentiment d'enthousiasme indicible s'empara alors de l'esprit des spectateurs. L'idée qu'un corps parti de la terre voyageait en ce moment dans l'espace avait quelque chose de si merveilleux, elle s'écartait si fort des faits ordinaires, que l'on ne pouvait se défendre des plus vives impressions. La population de Paris, toujours avide d'émotions et de surprise, n'avait jamais assisté à un aussi curieux spectacle.

Ce ballon tomba, trois quarts d'heure après, dans un champ près de Gonesse : les paysans, frappés d'épouvante, crurent que la lune tombait du ciel. Cependant, ils ne tardèrent pas à se rassurer, et, pour se venger de la terreur qu'ils avaient éprouvée, ils se précipitèrent sur l'innocente machine, la mirent en pièces et l'attachèrent à la queue d'un cheval, qui la traîna à travers les champs (1783).

Montgolfier fit en présence de la cour, à Versailles, une nouvelle expérience, et dans une cage attachée au ballon il renferma une poule, un mouton et un canard, qui furent ainsi les premiers navigateurs aériens. Cette expérience réussit, et quand le ballon revint à terre, dans le bois de Vincennes, le premier qui accourut pour le dégager et reconnaître l'état des animaux voyageurs fut Pilâtre des Rosiers, qui déjà méditait lui-même un voyage dans les plaines de l'air.

Ce voyage, dans les conditions où il devait être tenté, avait de quoi effrayer les cœurs les plus intrépides. Quatre mois s'étaient à peine écoulés depuis la découverte des aérostats, et le temps n'avait pu permettre d'apprécier ni d'éviter tous les dangers d'une ascension à *ballon perdu*. On ne s'était pas encore avisé de munir les aérostats de cette soupape salutaire qui aujourd'hui, en ouvrant issue au gaz intérieur, donne les moyens d'effectuer la descente sans difficulté ni embarras ; on n'avait pas imaginé le *test*, qui permet de s'élever à volonté, et de choisir le lieu du débarquement. On avait, danger de plus, adopté l'appareil Montgolfier ; au ballon s'attachait une galerie circulaire d'osier, munie d'une balustrade, et destinée à recevoir les aéronautes. Sous l'ouverture de l'appareil se trouvait fixé par des chaînes de fer un réchaud alimenté par de la paille et de la laine, et dont la combustion devait entraîner la machine. La présence de ce foyer incandescent, au milieu d'un tissu de toile et de

papier, à portée d'une provision de paille, ouvrait évidemment la porte à tous les dangers, et Montgolfier reculait devant la responsabilité qu'il allait assumer sur lui. Pilâtre des Rosiers seul restait inébranlable. Il employa tous les moyens ; il intrigua, il supplia, il remua la cour et la ville, et il obtint enfin la permission de s'élever en compagnie du marquis d'Arlandes. L'ascension eut lieu le 21 novembre 1783, dans les jardins de la Muette. On vit planer sur Paris l'aérostat et les nouveaux Argonautes ; la foule les suivait des yeux avec un sentiment mêlé d'admiration et d'effroi. Ils descendirent sans accident sur la *Butte-aux-Cailles*.

Encouragés par ce succès, deux hardis expérimentateurs, Charles et Robert, tentèrent un nouvel essai, et ils créèrent d'un seul coup l'art de l'aérostation. Charles adopta le système du globe gonflé de gaz hydrogène ; il fit préparer ce globe en taffetas ; il y fixa la nacelle qui contient les voyageurs, et le filet qui supporte et soutient la nacelle ; il inventa tout à la fois la soupape qui donne issue au gaz et détermine ainsi la descente graduelle de l'aérostat, le lest qui règle l'ascension et modère la chute, l'enduit de caoutchouc appliqué sur le tissu du ballon, qui rend l'enveloppe imperméable et prévient la déperdition du gaz, enfin l'usage du baromètre, qui sert à mesurer à chaque instant, par l'élévation ou la dépression du mercure, les hauteurs que l'aéronaute occupe dans l'atmosphère. On n'a rien changé, on n'a presque rien ajouté aux dispositions que prit alors ce physicien.

L'ascension devait avoir lieu le 1^{er} décembre 1783, dans le jardin des Tuileries. La foule attendait, quand tout à coup le bruit se répandit que Charles et Robert avaient reçu un ordre du roi, qui, en raison du danger de l'expérience, leur défendait de monter dans la nacelle. Ce fait était vrai. Charles se rend chez le ministre, le baron de Breteuil ; il insiste, il supplie, il représente que le roi est maître de sa vie, mais non de son honneur ; qu'il a pris avec le public des engagements qu'il ne peut pas trahir, et il obtient enfin la permission de s'embarquer. Il se rend aussitôt aux Tuileries. Tout est prêt. Pour connaître la direction du vent, on commence par lancer un petit ballon de soie verte : Charles, tenant ce petit ballon à l'aide d'une corde, s'avance vers Etienne Montgolfier, et lui demande de vouloir bien le lancer lui-même. « C'est à vous, monsieur, lui dit-il, qu'il appartient de nous ouvrir la route des cieux. » Le public comprit la délicatesse de cette pensée, il applaudit ; le petit aérostat s'éleva vers le nord-est, et bientôt le grand ballon le suivit, salué par les cris d'enthousiasme des spectateurs.

Cette ascension eut le plus heureux succès, les aéronautes furent accablés d'ovations ; mais

Charles avait ressenti de si violentes impressions, qu'il ne recommença jamais ces voyages aériens.

Aux frères Montgolfier appartient donc la gloire de la découverte, à Charles le mérite du perfectionnement; après eux, cette découverte ingénieuse est demeurée presque stationnaire, et le grand nombre d'ascensions tentées depuis n'a aidé ni à l'avancement des sciences physiques ni aux progrès de l'aérostation elle-même.

Nous n'entrerons pas dans le long détail de ces voyages hardis, mais inutiles. Rappelons seulement l'ascension de Blanchard, qui, le premier, traversa en ballon le Pas-de-Calais; celle de Pilâtre des Rosiers, qui fut précipité sur le bord de la mer entre Calais et Boulogne; celles de Coutelle, qui, durant les guerres de la Révolution, eut l'idée d'employer les ballons à l'observation des armées ennemies; celles de Jacques Garnerin, inventeur du parachute, permettant à l'aéronaute de couper les cordes qui retiennent la nacelle au ballon et de descendre à terre sans danger. L'ascension qui eut lieu après le couronnement de Napoléon est restée célèbre: Garnerin lança, le 16 décembre 1804, de la place Notre-Dame, à Paris, un immense ballon qui portait cette inscription: *Paris, 25 frimaire an XIII, couronnement de l'Empereur Napoléon par Sa Sainteté Pie VII.* Les vents, complaisants, portèrent l'immense machine au delà des Alpes, à Rome même, où, dans l'intervalle de quelques heures, on apprit l'acte éclatant que le souverain pontife venait d'accomplir.

Citons aussi les événements néfastes qui ont signalé quelques-unes de ces ascensions: la mort de madame Blanchard, dont le ballon vint s'abattre sur le toit d'une maison de la rue de Provence, et précipita la malheureuse femme sur le pavé où on la releva expirante; celle du comte François Zambeccari, de Bologne, dont les voyages aériens furent marqués par les plus émouvantes péripéties. Il raconta lui-même une de ses ascensions: parti de Milan dans un ballon en mauvais état, il fut porté, avec une rapidité inappréciable, vers les régions supérieures. Un froid excessif le saisit, il tomba dans sa nacelle, en proie à une somnolence semblable à la mort. Le ballon re-

descendit: l'aéronaute revint à lui, au milieu d'une obscurité complète; un bruit sinistre montait jusqu'à lui: il prêta l'oreille et crut reconnaître le sourd mugissement des flots. Il ne s'était pas trompé: il tombait dans la mer Adriatique. Ni Zambeccari ni ses compagnons ne perdirent leur présence d'esprit; ils déchargèrent la nacelle, jetèrent le lest, les instruments, les provisions, et aussitôt le ballon reprit son essor; il monta si haut, que les infortunés furent pris de vomissements de sang, et que, subissant l'influence de ces régions, leurs vêtements humides se couvrirent d'une couche de glace. La lune leur apparaissait voilée d'un nuage de sang. Pendant une demi-heure, ils planèrent à une incommensurable hauteur; au bout de ce temps, ils retombèrent dans les vagues.

Ils se trouvaient au milieu de l'Adriatique par une nuit obscure et sur des flots agités. Pendant plusieurs heures ils se virent ballottés à la surface de la mer, et ce ne fut que dans la journée suivante qu'ils eurent le bonheur d'être recueillis, à demi mourants, à bord d'un bâtiment. Sauvé cette fois, Zambeccari recommença cependant ses courses périlleuses; il tomba aux environs de Bologne avec son ballon à demi consumé (1812). Harris et Sadler, aéronautes anglais, périrent également de cette mort terrible, ainsi que le Français Mosment, qui, après un grand nombre d'ascensions heureuses, se tua aux environs de Lille; et récemment, Émile Deschamps et le lieutenant de vaisseau anglais George Gall ont trouvé la mort dans ces voyages, destinés à amuser un instant l'oisive curiosité du public.

Depuis soixante-dix ans, le grand problème de la navigation aérienne est resté stationnaire. Bien des expériences ont été tentées, mais aucune n'a avancé la question: *l'art de diriger le ballon dans l'air comme le navire sur l'eau...* L'avenir, plus heureux, transformera-t-il les rêves du dix-huitième siècle en réalités? Le génie dont Dieu a doté sa créature et qui lui a permis de deviner à travers l'étendue des mers les rivages américains, ce génie audacieux, malgré tant de défaites, ouvre encore le champ aux plus vastes espérances.

A. L.

BIBLIOGRAPHIE.

Charles-Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste, par M. Mignet.

(Premier article.)

Il est peu d'hommes qui aient laissé après eux une mémoire aussi vivante et aussi populaire que Charles-Quint, maître de tant de nations diverses,

qui toutes l'ont aimé. Il avait réuni en lui le génie des peuples auxquels il commandait. Les Espagnols aimaient sa gravité et sa piété sincère; les Italiens appréciaient son goût éclairé pour les arts et les lettres; les Allemands estimaient sa bravoure; les Flamands sa bonhomie, sa gaieté familière et son amour vrai pour le sol et les in-

stitutions libres de leur pays; et la France elle-même respectait en lui un brave et spirituel ennemi. Il représentait les quatre maisons principales les plus illustres de l'Europe : — celle d'Aragon, dont il descendait par son aïeul maternel, Ferdinand le Catholique; — celle de Castille, dont sa grand'mère, la grande Isabelle, était la dernière descendante; — celle de Habsbourg, dont il était issu par son aïeul paternel, Maximilien; — et celle de Bourgogne, branche cadette de la maison royale de France, à laquelle il appartenait par sa grand'mère, Marguerite, fille unique de Charles le Téméraire. Il possédait par apanage le royaume des Espagnes et les Pays-Bas; à l'âge de dix-neuf ans, il fut élu empereur d'Allemagne, ayant eu pour rivaux François I^{er} de France, Henri VIII d'Angleterre et Frédéric le Sage, électeur de Saxe. Il tenait de l'héritage des rois d'Aragon Naples et la Sicile, il ajoutait à ses possessions immenses ces royaumes du nouveau monde que Colomb avait conquis aux rois catholiques, et il tenait du ciel assez de force d'esprit et d'âme pour porter sans fléchir le poids redoutable de tant de couronnes. Des guerres continuelles occupèrent sa vie. Il eut la gloire de triompher de Bayard et de François I^{er}, et de délivrer, par ses victoires sur Barberousse, vingt-deux mille chrétiens, esclaves à Tunis. Vieilli de bonne heure, dans les affaires, les voyages, les travaux, il voulut se ménager quelques années de repos et de solitude.

L'abdication de Charles-Quint et son séjour dans un cloître de l'Estramadure pendant les deux dernières années de sa vie, tel est l'objet du livre de M. Mignet. Il s'agit d'un homme qui, après avoir occupé quarante ans la scène du monde, s'en retire, et, par un acte des plus extraordinaires, renonce à la plus vaste des dominations. Les véritables pensées et les suprêmes actions de Charles-Quint, lorsqu'il devint un pieux solitaire sans cesser d'être jusqu'au bout un politique éminent, ont été mal connues et entièrement défigurées par les historiens des trois siècles qui ont précédé le nôtre. M. Mignet, en racontant l'abdication de Charles-Quint et sa vie à l'ombre du cloître, a fait justice des versions erronées et romanesques dont on s'est plu à entourer les dernières années de ce grand homme; il a, par de savantes recherches, restitué la vérité de l'histoire, plus intéressante que les fictions par lesquelles on l'avait remplacée.

« Charles-Quint n'abdiqua qu'après y avoir longtemps pensé. Il n'eut aucun repentir d'un acte auquel il fut naturellement conduit, et qu'il accomplit avec une lenteur prudente. En possession de sa forte raison et d'une expérience consommée, il fut instruit, dans son cloître, de toutes les affaires de la monarchie espagnole, et consulté sur les plus importantes et les plus délicates

d'entre elles par son fils, qui conserva toujours envers lui une respectueuse déférence et une tendresse soumise. Il y vécut séparé des moines, dans les habitudes et la dignité d'un souverain... Enfin, la maladie à laquelle il succomba survint dans des circonstances et par des causes fort ordinaires; sa vie s'acheva comme elle s'était passée, simplement, avec une noble piété et une grande naturelle.

» Charles-Quint songea de bonne heure à quitter le pouvoir et à se retirer du monde. Il en conçut la première pensée après l'heureuse et brillante expédition de Tunis, en 1535... Ce dessein traversa donc son esprit mélancolique vingt ans avant qu'il pût le mettre à exécution. La solitude l'attirait déjà du vivant de l'impératrice Isabelle, sa femme. A la mort de cette princesse, qu'il aimait tendrement, et dont la perte prématurée le jeta, en 1539, dans une profonde affliction, ce désir pénétra plus avant dans son âme.

» Lorsqu'il ressentit ces premiers dégoûts de l'autorité suprême, il avait moins de quarante ans, et il était dans tout l'éclat de la puissance. Il avait terminé à son avantage les luttes qui duraient depuis le commencement du siècle entre l'Espagne et la France pour la possession de l'Italie. Vainqueur de François I^{er} dans trois guerres successives, du souverain pontife Clément VII et de tous les Etats italiens indépendants, il avait eu pour prisonnier un roi de France et un pape, et il avait soumis à ses arrangements ce pays si longtemps disputé. Inébranlablement établi dans le royaume de Naples et dans le duché de Milan, il s'était attaché les Médicis, qu'il avait investis de la souveraineté de Florence, les ducs de Ferrare, auxquels il avait fait restituer par le saint-siège Modène et Reggio, les marquis de Mantoue, qu'il avait agrandis du Montferrat. Il disposait de Gènes, où commandait André Doria, qui, sous ses auspices, avait été le glorieux libérateur et le sage instituteur de sa patrie, en 1528, et qui l'avait rendu maître de la Méditerranée.

» D'un autre côté, il avait été le victorieux défenseur de l'Allemagne, menacée par les Turcs. Il avait repoussé lui-même le formidable Soliman II, qui s'avancait vers Vienne, et dont il avait arrêté les conquêtes. Marchant ensuite contre son capitain-pacha, Khaïr-Eddin-Barberousse, il avait attaqué sur la côte d'Afrique cet intrépide corsaire, devenu maître d'Alger et de Tunis. Il avait continué avec non moins d'éclat que d'utilité les expéditions du cardinal Ximènes et de Ferdinand le Catholique sur ce littoral, où ils avaient pour-suivi les anciens dominateurs de l'Espagne. »

A l'époque où Charles-Quint conçut et exprima pour la première fois ses projets de solitude, il n'avait eu que des succès; la fortune n'avait pas encore ébranlé sa confiance par des revers, ni la nature réduit ses forces par des infirmités. « Il

n'était au-dessous de sa grande tâche, ni par la vigueur de l'esprit, ni par l'activité du corps, ni par la constance de la félicité. Aussi les entraînements qui le poussaient vers la solitude furent-ils longtemps combattus par des nécessités ambitieuses qui le retinrent sur le trône. Trop habile pour en descendre tant que son fils se trouvait hors d'état de l'y remplacer, il ne voulut point abandonner au hasard l'œuvre de ses prédécesseurs et la sienne.

« Mais la disposition qu'une tristesse naturelle, une douleur profonde et une piété ardente avaient alors fait naître, une extrême fatigue la renouvela dans la suite, en la rendant de plus en plus impérieuse. Les maladies accablèrent Charles-Quint et le vieillirent. Sa constitution physique, son genre de vie, l'administration d'un trop grand nombre de pays, la direction d'une multitude d'entreprises qui se succédaient sans s'achever, la poursuite de guerres renaissantes qui ne le laissaient jamais longtemps dans le même lieu et le jetaient toujours dans de nouveaux périls, le poids de toutes les affaires qu'il fallait porter et conduire l'usèrent de bonne heure. On peut dire qu'il succomba surtout à l'excès d'une puissance trop considérable et trop éparse pour n'être pas au-dessus de l'activité et du génie d'un homme. »

Les difficultés qui hérissèrent les dernières années de son règne donnèrent plus d'attrait encore à ces plans de retraite. « Dans l'été qui suivit la levée du siège de Metz, sentant que les défaillances croissantes du corps se prêtaient de moins en moins aux vues toujours fermes de l'esprit, Charles-Quint se prépara à accomplir l'abdication qu'il méditait depuis si longtemps. Le repos et la salubrité des climats du Midi lui parurent les remèdes à ces infirmités, que la fatigue des affaires et la rude température du Nord augmentaient sans cesse. Il choisit donc l'Espagne pour le lieu de sa retraite définitive, et en Espagne la délicieuse vallée appelée la *Vera de Plasencia*, dans la partie de l'Estramadure la plus boisée, sur la pente méridionale d'une montagne que le soleil réchauffait pendant l'hiver, que d'épaisses forêts et de nombreux cours d'eau tempéraient pendant l'été. C'est à l'ombre d'un cloître qu'il projeta de se retirer.

» Yuste, monastère d'hiéronymites, que la demeure de l'empereur devait rendre si célèbre, avait été fondé au commencement du quinzième siècle, près d'un petit cours d'eau dont il avait pris le nom, dans une chaîne de l'Estramadure, coupée de vallées, couverte d'arbres, arrosée par des ruisseaux qui descendaient des cimes neigeuses. Quelques ermites y avaient élevé, en 1402, des cabanes dans la forêt de châtaigniers et de noyers qui couvrait les flancs de la montagne... Et, secondés par le concours des grandes maisons conventuelles de Guisando et de Notre-

Dame de Guadalupe, les moines de Yuste, devenus plus nombreux, avaient agrandi leurs demeures et leurs possessions. Ils entretenaient des chapelles et des ermitages dans la forêt; avaient planté autour d'eux des vergers d'arbres fruitiers et des bois d'oliviers; donné plus d'étendue à leur hospice; reconstruit leur église en la rendant plus spacieuse et plus solide, et, en dernier lieu, ajouté à leur petit cloître primitif, de forme gothique, un cloître assez vaste, dont les lignes régulières et élégantes rappelaient l'architecture gréco-romaine, récemment introduite d'Italie en Espagne. Tel était le monastère que Charles-Quint choisit pour sa retraite. L'agréable salubrité du lieu et sa paisible solitude lui semblèrent convenir également à un corps aussi infirme que le sien et à une âme aussi fatiguée. Il se proposa de faire construire, à côté de leur couvent, un édifice contigu et séparé, d'où il pût avoir le libre usage de l'église du monastère et se donner, quand cela lui conviendrait, la compagnie des moines, en conservant ainsi son indépendance et ménageant la leur.

» La mort de sa mère, la reine Jeanne, ajouta une profonde tristesse aux accabllements de l'empereur. Cette reine infortunée, après un veuvage de quarante-neuf ans et la longue perte de sa raison, causée par l'affection et la douleur, venait de terminer ses jours, le 13 avril 1555, au château de Tordesillas. Charles-Quint, qui lui avait toujours donné les marques de la plus vive tendresse et du plus touchant respect, qui ne sortait jamais d'Espagne sans aller lui dire adieu, et qui n'y rentrait jamais sans accourir auprès d'elle, prit alors le deuil pour ne plus le quitter. »

Charles-Quint se trouvait dans les Pays-Bas, et il y appela l'enfant don Philippe. Il commença la série de ses abdications en lui résignant la grande maîtrise de l'ordre de la Toison-d'Or. Il recommanda fortement aux chevaliers qu'il avait assemblés de servir fidèlement son fils; à son fils, d'aimer et d'honorer les chevaliers qui avaient été les vaillants compagnons de ses guerres, les fermes soutiens de ses États, et auxquels il portait une affection singulière, pour l'assistance zélée qu'il avait toujours reçue d'eux dans ses nécessités et dans ses périls. Connaissant tout à la fois l'ardeur de leur dévouement et la fierté de leur indépendance, il annonça à Philippe II, avec une pénétration prophétique, que, s'il les traitait bien, ils affermiraient, s'il les traitait mal, ils ébranleraient sa puissance dans les Pays-Bas.

« Trois jours après, le 25 octobre 1555, Charles-Quint accomplit son abdication avec beaucoup de solennité, en présence des États généraux des dix-sept provinces, des membres du conseil d'État, du conseil privé, du conseil des finances, des chevaliers de la Toison-d'Or, des grands de sa cour, et des ambassadeurs étrangers réunis dans la vaste

salle du palais de Bruxelles, où le peuple avait été également introduit. Vêtu de deuil, portant le collier de la Toison-d'Or, accompagné de son fils le roi Philippe, de ses sœurs, les reines de Hongrie et de France, de ses neveux, l'archiduc Ferdinand d'Autriche et le duc Philibert-Emmanuel de Savoie, de sa nièce Christine, duchesse de Lorraine, le vieil empereur s'avança avec peine, appuyé d'une main sur un bâton, de l'autre sur l'épaule de Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Après qu'il fut assis sous le dais de Bourgogne, ayant à sa droite son fils, à sa gauche sa sœur, la gouvernante Marie, autour de lui le reste de sa famille, sur les côtés et en face les corps de l'État et les principaux personnages du pays, placés selon leur rang, Philibert de Bruxelles, membre du conseil secret, prit la parole par ses ordres et fit connaître son irrévocable dessein. Il puisa surtout dans les fatigues, les infirmités de ce grand et glorieux prince, les raisons qui l'obligeaient à se dessaisir du gouvernement de ses États. Quoiqu'on s'attendit à cette résolution, le discours qui l'annonça pénétra l'assemblée d'une émotion visible.

» L'empereur, se levant alors, s'appuya sur l'épaule du prince d'Orange et prit la parole en ces termes : « Bien que Philibert de Bruxelles vous ait amplement expliqué, mes amis, les causes qui m'ont déterminé à renoncer à ces États et à les laisser à mon fils don Philippe, pour qu'il les possède et les régisse, je désire vous dire encore certaines choses de ma propre bouche. Vous vous en souvenez, le 3 février de cette année, il y a eu quarante ans accomplis que mon aïeul l'empereur Maximilien, dans le même lieu et à la même heure, m'émancipa à l'âge de quinze ans, me tira de la tutelle sous laquelle j'étais, et me rendit seigneur de moi-même. L'année suivante, qui fut la seizième de mon âge, mourut le roi Ferdinand, mon aïeul, père de ma mère, dans le royaume duquel je commençais à régner, parce que ma mère bien-aimée, qui est morte depuis peu, était restée, après la mort de mon père, avec le jugement égaré, et n'avait jamais recouvré assez de santé pour le gouverner elle-même. J'allai donc en Espagne, à travers l'Océan. Bientôt survint la mort de mon aïeul Maximilien, à la dix-neuvième année de mon âge; et, quoique je fusse encore fort jeune, on me conféra à sa place la dignité impériale. Je n'y prétendis pas par une ambition désordonnée de commander à beaucoup de royaumes, mais afin de procurer le bien de l'Allemagne, de pourvoir à la défense de la Flandre, de consacrer toutes mes forces au salut de la chrétienté contre le Turc, et de travailler à l'accroissement de la religion chrétienne. Mais, si ce zèle fut en moi, je ne pus le montrer autant que je l'aurais voulu, à cause des troubles suscités par les hérésies de Luther et des autres novateurs

de l'Allemagne, et à cause des guerres périlleuses où m'ont jeté l'inimitié et l'envie des princes mes voisins et dont je me suis heureusement tiré par la faveur divine. »

Il rappela brièvement les agitations de sa vie, ses voyages et ses guerres. « Je vais traverser l'Océan une quatrième fois, dit-il, pour aller m'ensevelir en Espagne... Quant à la manière dont je vous ai gouvernés, ajouta-t-il en finissant, j'avoue m'être trompé plus d'une fois, égaré par l'inexpérience de la jeunesse, par les présomptions de l'âge viril, ou par quelque autre vice de la faiblesse humaine. J'ose cependant affirmer que jamais, de ma connaissance et avec mon assentiment, il n'a été fait tort ou violence à aucun de mes sujets. Si quelqu'un peut justement se plaindre d'en avoir souffert, j'atteste que c'est à mon insu et malgré moi : je déclare devant tout le monde que je le regrette du fond du cœur, et je supplie les présents ainsi que les absents, de vouloir bien me le pardonner. »

« L'empereur se tournant alors vers son fils avec une extrême tendresse, lui recommanda, dans les termes les plus pathétiques, de défendre la loi de ses ancêtres, et de régir ses sujets en paix et en justice. Puis, ne pouvant plus se soutenir sur ses pieds, la voix altérée par l'émotion, le visage pâli par la fatigue, il se laissa tomber sur son siège. On l'avait écouté dans le plus religieux silence, avec des sentiments qui avaient peine à se contenir, et qui éclatèrent de toutes parts lorsqu'il eut fini de parler.

» Le roi Philippe, se jetant alors aux pieds de son père, se déclara indigne du grand honneur et de l'extrême grâce qu'il lui faisait... La reine de Hongrie se démit publiquement de l'administration des dix-sept provinces, qu'elle avait exercée avec non moins d'habileté que d'éclat durant vingt-quatre années. Elle aussi soupirait après la solitude...

» L'abdication de la souveraineté des Pays-Bas et de la Franche-Comté fut suivie, environ deux mois et demi après, d'autres abdications, accomplies avec moins d'appareil et plus de simplicité. Le 16 janvier, l'empereur céda les royaumes d'Aragon, de Castille, de Sicile et toutes leurs dépendances, au prince Philippe, qui les reçut à genoux. » Ce fut le malheureux don Carlos, qui inaugura lui-même, devant le peuple, l'autorité souveraine de son père. Sur une grande estrade, élevée au milieu de la place de Valladolid, il découvrit l'étendard royal, et le dressant d'une main encore faible, il poussa le cri national : *Castille ! Castille pour le roi Philippe notre seigneur !*

« Après avoir abdiqué ses royaumes, Charles-Quint s'était retiré dans une petite maison qu'il avait fait bâtir au bout du parc de Bruxelles, près de la porte qui conduisait à Louvain. C'est de là

qu'il continua à donner à son fils ses avis et ses directions. Il y reçut les ambassadeurs du roi de France, Henri II, et après s'être informé de la santé du roi, il ajouta avec la grâce et l'à-propos habituels de son esprit : « Je tiens à beaucoup d'honneur d'être sorti, du côté maternel, du fleuron qui porte et soutient la plus célèbre couronne du monde. » Ayant appris que Henri II, qu'il avait vu enfant à Madrid vingt-huit ans auparavant, avait déjà des cheveux blancs, bien qu'il fût encore jeune, il raconta, par un retour naturel sur lui-même, cette histoire de ses premières et plus brillantes années : « J'étais, dit-il à l'amiral de Coligny, quasi du même âge que le roi votre maître, lorsque je revins de mon voyage de la Goulette (sur la côte d'Afrique) à Naples. Vous connaissez la beauté de cette ville et la bonne grâce des dames qui y sont; je voulus leur plaire comme les autres, et le lendemain de mon arrivée, je fis appeler mon barbier de grand matin pour m'arranger la tête, me friser et me parfumer. En me regardant au miroir, j'aperçus quelques cheveux blancs, comme en a aujourd'hui le roi mon beau-frère. Otez ces poils-là, dis-je au barbier, et n'en laissez aucun; ce qu'il fit. Mais savez-vous ce qu'il m'advint ? Quelque temps après, me regardant encore au miroir, je trouvais que, pour un poil blanc que j'avais fait ôter, il m'en était revenu trois. Si j'avais voulu faire ôter ces derniers, je serais devenu en moins de rien blanc comme un cygne. » Il traita toute l'ambassade avec une extrême affabilité, sans oublier même Brusquet, bouffon de cour, fort célèbre à cette époque; et toute la conduite de Charles-Quint, dans les plus sérieuses affaires comme dans les bagatelles de la vie de chaque jour, témoignait de l'activité et de la sérénité constantes de son esprit. Mais la retraite l'attirait, et après avoir organisé sa maison, dans la composition de laquelle il fit entrer ses vieux et fidèles serviteurs, il quitta enfin Bruxelles. Philippe II l'accompagna jusqu'à Gand, et là ils se séparèrent pour toujours.

Charles-Quint, suivi de ses deux sœurs, Éléonore, veuve de François I^{er}, et Marie, reine de Hongrie, descendit par le canal de Gand jusqu'à la Zélande, où l'attendait une flotte de cinquante-six voiles. Il cingla vers la côte de Biscaye pour aller s'ensevelir en Espagne dans la retraite qu'il s'était choisie, et qu'on lui avait préparée.

En Espagne, les routes se trouvèrent couvertes de noblesse et de peuple accourus pour le voir encore une fois; son petit-fils, don Carlos, vint au-devant de lui. Cet enfant annonçait dès lors les passions indomptées qui devaient le conduire à une mort tragique et prématurée. Il ne pouvait s'astreindre à aucun respect ni se plier à aucune étiquette. Il donnait le nom de frère à son père, et celui de père à son aïeul. Garder devant eux

pendant quelque temps le béret à la main lui était impossible. Il donnait des signes d'une férocité effrayante, et se plaisait à faire rôtir vivants des lièvres et d'autres animaux pris à la chasse. Il convoitait tout ce qu'il voyait : en apercevant un petit poêle portatif qui servait tous les soirs à chauffer la chambre de l'empereur dans ce pays sans cheminées, il en eut une envie ardente. Il le demanda à son grand-père, qui lui répondit : « Tu l'auras quand je serai mort..... » L'empereur, alarmé des manières et des penchants de cet héritier présomptif de la puissance espagnole, dit à sa sœur Éléonore : « Il me semble qu'il est très-agité; sa contenance et son humeur ne me plaisent pas, je ne sais ce qu'il pourra devenir avec le temps. »

Après avoir passé quatorze jours à Valladolid, Charles-Quint se mit en route pour l'Estramadure. Le 4 novembre, il mangea en public, puis il se sépara avec une extrême tendresse de la gouvernante d'Espagne, sa fille, du prince son petit-fils, des reines ses sœurs; il sortit de Valladolid vers trois heures et demie, sans permettre à aucun des grands, des prélats, des gentilhommes des conseillers et des officiers de cour qui l'accompagnaient, de dépasser la porte *del Campo*.

Pour arriver au lieu de son repos, il dut franchir des gorges profondes et dangereuses, et l'on raconte qu'étant arrivé à une hauteur d'où l'on découvrait la *Vera de Plasencia*, il la contempla quelque temps; puis, jetant les yeux sur les défilés qu'il venait de traverser, il dit : « Je ne franchirai plus d'autre passage que celui de la mort. »

Sa demeure n'étant pas encore tout à fait prête, il s'établit au château de Jarandilla, où il reçut beaucoup de visites, entre autres celle du marquis de Lombay, ancien vice-roi de Catalogne, qui avait embrassé la vie monastique, et qui portait alors le nom de père Francesco de Borgia, ou Borja, selon l'orthographe espagnole. Comme l'empereur, son maître, il avait aspiré de bonne heure à la solitude, et en parfait courtisan, ce cavalier accompli, ce chasseur adroit, ce valeureux soldat, ce vice-roi habile, qui avait cultivé les arts de l'esprit comme ceux de la politique et de la guerre, était entré avec exaltation dans la vie religieuse dès qu'il l'avait pu. Il avait choisi l'institution naissante fondée par un autre Espagnol, par saint Ignace de Loyola. Dès qu'il apprit que l'empereur était à Jarandilla, le père François accourut, et après avoir donné à son ancien maître les témoignages les plus touchants d'une inaltérable affection, il eut avec lui un long entretien. Charles-Quint lui reprochait doucement d'être entré dans un ordre nouveau : « On objecte, lui dit-il, contre votre compagnie, que tous y sont jeunes, et qu'on n'y aperçoit pas de cheveux blancs? — Sire, répondit gracieuse-

ment le père François, quand la mère est jeune, comment Votre Majesté veut-elle que les enfants soient vieux ? »

Trois jours se passèrent dans de semblables entretiens, entre l'ancien vice-roi et le vieil empereur, entre l'ascétique jésuite et le royal cénobite. Nous verrons plus tard saint François de Borgia prononçant l'oraison funèbre de son maître et de son ami, dont il avait connu les intimes pensées et apprécié mieux que tout autre les vertus chrétiennes et le noble dédain des grandeurs terrestres.

Ce fut le 3 février 1557 que Charles-Quint s'enlevait dans la retraite, après avoir congédié les seigneurs italiens, flamands, bourguignons, qui

l'avaient suivi de Bruxelles à Jarandilla. Il fut reçu aux portes du monastère par les religieux, et leur prieur, qui, en haranguant le puissant souverain, se troubla et l'appela Votre Paternité. « Dites Votre Majesté, » ajouta, en le reprenant, un moine qui se trouvait à côté de lui. Charles-Quint visita tout le monastère, puis il se retira dans sa propre demeure, dont il prit possession le soir même, et où désormais il devait vivre et mourir.

Dans un prochain article, nous raconterons la vie qu'il mena dans cette solitude, et la mort qui couronna cette existence qu'avaient traversée tant de fortunes diverses.

E. R.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

IL FONTE E IL PASSEGGIERO.

Scaturiva da un masso
Fonte che a bere invoglia
Pur chi non abbia sete.
L'onda fra sasso e sasso
Per fresche vie segrete
Dolcemente gorgoglia :
Cento vaghezze e odori
Spargono erbetto e fiori
Sul margo, e all' onda amica
Fermati, par ch'ei dica.

Da sudor, da stanchezza
Oppresso un passeggiere
La scopre, et la dolcezza
Già ne bee nel pensiero.
Saltando s'avvicina,
Sotto al canal si china :
Ma oimè ! cocente e amara
Labbra morde e palato
Pregna di solfi e sali
La bugiarda acqua chiara,
Ch'era rifugio ingrato
Di squallidi spedali.

Ah ! fonte menzognero,
Il povero uom dicea,
Cotai fansi da te
Inganni al passeggiere !
E il fonte rispondea :
Folle è ben chi sua fè
Nell' apparenza pone.

— E il fonte avea ragione.

AURELIO DE GIORGI BERTOLA.

LA SOURCE ET LE VOYAGEUR.

Du creux d'un rocher jaillissait une source qui eût invité à boire celui-là même qui n'eût pas eu soif. L'onde, tombant de pierre en pierre, coulait avec un doux murmure à travers des sentiers frais et mystérieux. L'herbe et les fleurs répandaient sur ses bords mille senteurs délicieuses et semblaient dire à cette onde amie : Arrête-toi.

Un voyageur, accablé de lassitude et baigné de sueur, aperçoit la source ; déjà dans sa pensée il en savoure le bienfait : il s'approche à la hâte et se penche vers le courant. Mais, hélas ! cette eau si claire, mais trompeuse, pleine de soufre et de sel, pique amèrement ses lèvres et son gosier ; elle recélait dans son sein le pâle cortège des fièvres.

« Ah ! source mensongère ! s'écria le pauvre homme ; c'est donc ainsi que tu te joues du voyageur ! » La source lui répondit : « Bien fou celui qui ajoute foi aux apparences ! » Et la source avait raison.

Mlle LOUISE MERCIER.

LES TROIS AMIES.

1.

« A quoi penses-tu donc, Amélie? demandait madame Devaise à sa fille.

— Je pense, maman, répondit Amélie, qu'il n'est pas de jeune fille plus heureuse que moi.

— Je suis de ton avis, et j'aime à te voir apprécier ton bonheur.

— Ah ! ma bonne mère ! reprit Amélie en embrassant tendrement madame Devaise, pourrais-je ne pas apprécier le bonheur d'avoir une mère si tendre, un père si bon ?... de me trouver dans une position qui permet à votre tendresse de satisfaire tous mes désirs, et enfin de posséder trois bonnes amies ?

— Trois ! Je n'en ai eu qu'une seule en toute ma vie.

— En ce cas, maman, je suis plus favorisée que vous.

— Oui, si toutes les trois sont réellement amies.

— Oh ! pouvez-vous en douter ? Germaine, par sa franchise qui vient si bien du cœur, Ludovie par ses attentions continuelles, et Delphine par sa tendresse expansive, me montrent que leur affection est vraie ; maman, nous nous aimons bien !

— Aimez-vous toujours ainsi, mes enfants, et conservez surtout le bon accord qui règne entre vous.

— Il est vrai, maman, que nous nous entendons comme si nous étions sœurs. Je dirai même que chacune de nous est nécessaire à toutes les autres. Si la brillante Ludovie manque à nos réunions, la gaieté a disparu ; Germaine est notre bon génie, notre conseil ; Delphine personnifie le dévouement ; et quand je suis absente ces demoiselles disent que l'âme de la réunion s'est envolée. Je vous remercie, maman, de m'avoir permis de réunir, ce soir, mes amies et de leur offrir une bagatelle en l'honneur de mon jour de naissance. Mais on sonne : les voilà sans doute.

Amélie se précipita vers la porte ; ce n'était point ses amies, c'était une lettre à l'adresse de sa mère. Madame Devaise l'ouvrit, et à peine y eut-elle jeté les yeux :

« Tiens, dit-elle à sa fille.

— Qu'est-ce donc, maman ?... Oh ! quelle joie ! la nomination de M. Meulan à cette place que nous sollicitons depuis si longtemps ! Bonne Delphine ! Qu'elle va être heureuse ! Maman, rien ne manque aujourd'hui à mon bonheur !

— Ma bonne fille, puisses-tu goûter toujours aussi vivement le plaisir d'avoir fait le bien ! Puisses-tu ne jamais te laisser décourager lors

même que tu ne recueillerais, en retour de tes bienfaits que des témoignages d'affection inspirés par l'intérêt !

— Voudriez-vous dire, maman, que Delphine m'est attachée par intérêt ?... Mais vous ne la connaissez donc pas ? Elle si bonne, si dévouée ! si soigneuse de faire oublier par sa tendresse à son père ce que leur position gênée a de pénible ! Et si vous voyiez avec quelle reconnaissance elle reçoit les moindres souvenirs que je suis si heureuse de pouvoir lui offrir ! Oh ! maman, je vous en prie, ajouta Amélie avec des larmes dans les yeux, n'accusez pas Delphine !

— Rassure-toi, mon Amélie ; je n'en ai pas eu la pensée. Je te dirai même que si je n'avais reconnu en Delphine des qualités réelles, je ne t'aurais pas permis d'en faire ton amie.

— Que je suis heureuse de vous entendre parler ainsi ! Mais vos paroles de tout à l'heure m'avaient fait de la peine, et puis il me semblait que vous alliez trouver un motif de douter de l'affection de chacune de mes amies.

— Quel enfantillage !

— Ne vous ai-je pas entendu dire souvent que Ludovie est bien légère ?

— Oui ; mais au fond elle est bonne.

— Que Germaine n'est pas toujours indulgente ?

— Allons, c'est toi maintenant qui vas trouver des défauts à toutes tes amies, après les avoir proclamées parfaites.

— Voici sûrement l'une d'elles, dit Amélie en entendant un vigoureux coup de sonnette. Comment ! toutes les trois ! Quel hasard vous amène juste au même instant ?

— Ce n'est point un hasard, dit Germaine.

— Nous nous sommes querellées hier une heure entière à ton sujet, reprit Delphine. Chacune prétendait être la première au rendez-vous, et, comme notre empressement exposait madame Devaise à voir sa maison envahie dès huit heures du matin, nous sommes convenues de venir toutes les trois ensemble. Ludovie nous a prises dans sa voiture en passant. De cette manière, aucune n'est la première, aucune n'est la dernière.

— Mes bonnes amies, dit Amélie émue, ne savez-vous pas que vous occupez toutes la même place dans mon cœur ? Et voyez si je fais quelque différence entre vous, » ajouta-t-elle en donnant à chacune des jeunes filles une petite boîte de maroquin rouge ; les trois boîtes étaient parfaitement semblables.

Chacune ouvrit la sienne et y trouva une casquette d'or pareille à celle de sa voisine.

« Sais-tu, dit en riant Ludovie, que si l'une

de nous perd sa cassolette, elle pourra s'emparer de celle de sa compagne sans que le larcin soit découvert.

— Non pas, répondit Amélie en ouvrant les cassolettes et en montrant à chacune son chiffre gravé et enlacé avec le sien.

— Pour moi, reprit Delphine, cette précaution était bien inutile, je n'égarerai pas ma jolie cassolette, et l'on ne pourra me l'enlever, car je la porterai jour et nuit.

— Je ne t'en demande pas tant, répondit Amélie; ce petit présent est un simple souvenir de notre réunion d'aujourd'hui.

— Et de notre amitié, ajouta Germaine.

— Nous n'aurons, je l'espère, jamais besoin de souvenirs palpables de notre amitié, car elle durera toujours. Cependant il me vient une idée... Si par la suite le sort nous séparait, et si l'une de nous avait besoin, n'importe pour quelle cause, de faire un appel à cette douce amitié, qu'elle m'envoie sa cassolette; ce langage sera bien vite compris.

— Mais, reprit Germaine, si c'était toi, Amélie, qui eusses besoin de faire un appel à l'amitié de l'une de nous ?

— En ce cas... faites-moi chacune un présent.

Ludovic détacha aussitôt une riche épingle d'opale qu'elle donna à Amélie. En jetant un regard sur sa toilette, Delphine s'aperçut que tous les bijoux qu'elle portait étaient des présents d'Amélie, elle rougit.

« Si tu n'as pas là ce que tu veux me donner, reprit vivement Amélie, peu importe; j'irai demain chez toi.

— Non, répondit Delphine, le contrat doit être signé sur l'heure; prends ce mouchoir, Amélie : c'est mon ouvrage.

— Le cadeau est vraiment trop riche; je ne voulais qu'une bagatelle, un rien.

— En ce cas, tu seras satisfaite de mon présent, dit Germaine; je ne porte pas de bijoux, j'ai peu de temps pour exécuter de riches broderies; je ne puis t'offrir qu'une fleur. Et en même temps elle détacha la branche de bruyère qui formait sa coiffure, et la donna à Amélie.

— Garde-la au moins pour la soirée, dit Amélie.

— Je serai aussi bien avec mes cheveux, je t'assure.

Un domestique vint avertir que le dîner était servi; pendant qu'on passait dans la salle à manger, Amélie prit Delphine à part et lui remit la lettre qui annonçait pour son père une place dans un ministère.

« Que tu es bonne, Amélie! dit Delphine; comment t'exprimer toute ma reconnaissance ?

— Ta reconnaissance! est-ce qu'il doit être question de cela? embrasse-moi tout simplement.

— Quand pourrai-je dire à ta mère combien

nous sentons, mon père et moi, le prix de la protection... ?

— Delphine, tu emploies là des mots qui me fâchent tout de bon. Il n'y a entre nous que de l'amitié, entends-tu ?

— Généreuse jusqu'à oublier ses bienfaits!

— Je te défends d'ajouter un mot, » dit Amélie en ouvrant la porte de la salle à manger.

II.

« C'est fini, nous sommes brouillées, disait un soir Amélie en entrant au salon.

— Avec qui es-tu brouillée, ma fille ? demanda vivement madame Devaise.

— Avec Germaine. Oh! voyez-vous, maman, elle est d'un despotisme !...

— En quoi Germaine peut-elle être despote avec toi ?

— En tout ! oui, en tout ! Il faut toujours que son opinion prévale.

— Crois-tu donc toujours avoir raison, chère enfant ?

— Pour cette fois, maman, je vous assure que j'avais raison, parfaitement raison ; aussi... mais n'en parlons plus, nous ne nous reverrons jamais.

— Amélie, ta colère m'étonne et m'afflige. Quelle est la cause de cette querelle ?

— Maman, vous savez que nous faisons en commun des lots pour la loterie des orphelins... Aujourd'hui il s'agissait de commencer une bourse... je la voulais bleu et argent ; Germaine soutenait que rouge et or ferait plus d'effet...

— Si c'est là le motif de votre rupture, tu conviendras que c'est un enfantillage.

— Un enfantillage, je le veux bien ; peut-être même n'est-ce que l'occasion de notre rupture ; car depuis longtemps nous ne nous entendions plus. Oui, cela devait finir ainsi.

— Je pense bien, au contraire, que tout n'est pas fini.

— Oh ! si, maman ! D'ailleurs, Germaine m'a dit des choses trop dures pour que je les oublie.

— Quelles sont donc ces choses si dures ?

— Maman, vous savez bien que ce n'est pas son habitude de me ménager.

— Pourquoi te ménagerait-elle, si elle t'aime réellement ?

— Vous aurez beau dire, je ne lui reconnaitrai pas le droit de s'ériger en Mentor. D'ailleurs, maintenant... nous sommes brouillées à jamais...

— Tu n'en as aucun regret, Amélie ?

— Pourquoi en aurais-je ? Non, maman, je vous assure... je n'ai absolument aucun regret, dit Amélie, qui ne put étouffer un sanglot.

— Tu en as, mon enfant, et tu en aurais plus encore si tu perdais cette amie sincère.

— Maman, elle n'est plus mon amie...

— Je n'insisterai pas en ce moment, soit ! Demain tu écriras à Germaine.

— Moi !...

— Laisse-moi, mon enfant, ton père m'attend pour causer de choses importantes. Demain je serai à toi. »

Amélie essuya ses yeux, embrassa sa mère, et se retira en murmurant :

« Certainement je n'écrirai pas... d'ailleurs, j'avais parfaitement raison... Aussi bien je n'aimais pas beaucoup Germaine... Non, au fait, je ne l'aimais pas ! »

Amélie passa une nuit fort agitée, se leva tard, et apprit à son réveil que sa mère était sortie depuis longtemps.

« Qu'a donc maman ? se demanda-t-elle ; je la trouve triste ; elle sort souvent. »

Au même instant on lui apporta une lettre de Germaine. Amélie l'ouvrit précipitamment. Cette lettre ne contenait ni justification ni excuse, comme Amélie s'y attendait. Germaine parlait simplement et avec impartialité des torts de l'une ou de l'autre, et finissait en disant que, pour sa part, elle ne conservait aucun ressentiment, et qu'elle espérait voir continuer, malgré ce léger nuage, l'amitié qui depuis longtemps les unissait.

Amélie chiffonna la lettre avec dépit, et, sans attendre sa mère, sans prendre conseil de la réflexion, elle écrivit à Germaine une lettre pleine d'aigreur, qu'elle terminait par ces mots :

« Oubliez le nom d'amie que je vous ai longtemps donné ; pour moi, je ne me souviens plus s'il exista entre nous des rapports d'affection.

» AMÉLIE.

» P. S. Je vous prie de me renvoyer la moitié des lots commencés, puisque rien ne doit plus être commun entre vous et moi. »

Cette lettre venait d'être envoyée lorsque madame Devaise entra.

— Bien, Amélie, dit-elle en voyant la jeune fille à son secrétaire, tu écris à Germaine.

— C'est fait, maman, je viens de répondre à cette lettre impertinente, et d'après ce que je lui ai écrit, je pense bien que mademoiselle Germaine ne sera pas tentée de revenir à la charge.

— O ma fille ! peux-tu rompre si légèrement avec une amie véritable ! S'il venait pour toi de ces jours malheureux où l'on voit s'éloigner tous ceux qui nous ont donné le nom d'amis, combien tu sentirais le prix de ce que tu rejettes !

— Maman, vous m'effrayez, dit la jeune fille en se jetant dans les bras de sa mère. Oh ! dites-moi, qu'est-il donc arrivé ?

— Rien encore, ma fille.

— Rien encore !... il doit donc arriver quelque chose ?... vous êtes triste.

— J'ai tort d'être triste, » dit madame Devaise

en s'efforçant de sourire, et, déposant un baiser sur le front de sa fille, elle s'éloigna.

Amélie chercha longtemps, sans pouvoir la deviner, la cause du chagrin de sa mère. Habitée à ne voir autour d'elle que des visages riant, à n'entendre que des paroles de bonheur, elle avait peine à trouver un point sur lequel elle pût établir de tristes conjectures. Fille unique de parents qui l'adoraient et qui jouissaient d'une fortune brillante, car M. Devaise, lancé dans des entreprises commerciales, les avait conduites jusqu'à ce jour avec autant d'honneur que de succès, Amélie ne savait pas qu'il suffit parfois d'un souffle pour renverser de fond en comble la fortune en apparence la plus assurée.

Bientôt, lasse de réfléchir, elle se leva pour aller rejoindre sa mère. Ne la trouvant ni au salon ni dans sa chambre à coucher, Amélie revint chez elle, feuilleta un album, travailla à une broderie, et, grâce à la mobilité naturelle à son âge, ses idées finirent par prendre un autre cours.

Dans la journée, Germaine renvoya à Amélie, sans une ligne, la bourse sujet de leur querelle, un vase de fleurs et une corbeille de jais, qui composaient la moitié de leurs lots. Le dépit avait empêché jusque-là la jeune fille d'éprouver ou peut-être d'avouer un regret pour son ancienne amie. Lorsqu'elle fut plus calme et lorsqu'elle vit devant elle les témoignages d'une rupture définitive, elle ne put se défendre d'un sentiment de tristesse ; tristesse qu'elle sentit plus encore quelques jours après : Germaine était bonne... et puis Amélie allait se trouver bien seule. La brillante Ludovic avait depuis peu fait la connaissance de la fille du marquis de Breuil, qui partageait ses goûts, et Amélie s'apercevait que celle qui, jusqu'alors, n'avait su jouir d'aucun plaisir sans elle, aujourd'hui la délaissait ; enfin, Ludovic allait bientôt devenir comtesse de Gray, et alors elle serait tout à fait perdue pour son amie. Il est vrai que Delphine lui restait, et des trois compagnes d'Amélie, ce n'était pas la moins chérie, malgré l'égoïsme que souvent elle laissait voir. Delphine ne parlait que d'elle, de la position de son père, qui devenait chaque jour meilleure, et de ses espérances ; à la vérité, elle finissait toujours par ces mots : « C'est à toi que je dois tout cela ; » mais il semblait à Amélie que ces mots avaient perdu leur expression affectueuse d'autrefois. Quant à ces réunions joyeuses où elles étaient quatre à s'entendre et à s'aimer, il n'en était plus question.

« Oh ! j'avais bien raison, s'écriait-elle alors avec amertume, oui, j'avais bien raison de dire que chacune de nous était nécessaire à toutes les autres ! Ludovic, Germaine, où êtes-vous ? »

III.

« Te voilà, mon Amélie ? dit madame Devaise en tendant à sa fille sa main amaigrie.

— Toujours au travail, ma bonne mère! Je vous en prie, quittez cette broderie; je l'achèverai ce soir.

— Tu as déjà veillé la nuit dernière; non, laisse-moi travailler, mon enfant. C'est bien assez pour toi de faire cette longue course chaque jour, et de passer à peu près toute la journée au pensionnat pour tes leçons de musique.

— Ce n'est pas une fatigue, maman, je vous assure. Si seulement mon travail était plus lucratif!... mais vingt francs par mois!... Ma bonne mère ne nous affligeons pas aujourd'hui cependant; je viens d'apprendre une bonne nouvelle.

— Quelle nouvelle, Amélie?

— Nous avons un nouveau sous-préfet...

— Je le sais, ma fille, mais pouvons-nous attendre plus de lui que de son prédécesseur? D'ailleurs ton père est si découragé de tant de démarches infructueuses, qu'il ne veut plus en tenter aucune.

— Mais j'en ferai, moi! Maman, vous ne savez donc pas... le nouveau sous-préfet... c'est monsieur Meulan, le père de Delphine, de ma meilleure amie! J'irai la voir; elle me recevra... non pas avec cette hauteur blessante que nous avons rencontrée si souvent depuis que nous sommes pauvres! Maman, mon père ne rentrera pas encore de son bureau, n'est-ce pas?

— Hélas! non; car cette modique place l'occupe tout le jour!

— Eh bien! je veux profiter de ce moment pour aller chez Delphine, me le permettez-vous?

— Va, ma fille, et puisses-tu réussir!

Amélie remit à la hâte son chapeau et son mantelet, puis elle alla prendre dans un carton, soigneusement serré au fond d'une armoire, le mouchoir brodé que lui avait autrefois donné Delphine, et, le cœur plein d'espérance, elle se dirigea vers la demeure de son amie d'enfance.

« Qui dois-je annoncer? demanda un domestique lorsqu'elle se présenta.

— Remettez seulement ceci à mademoiselle Meulan, » dit-elle en donnant le mouchoir.

Le domestique revint bientôt avec l'ordre de l'introduire.

« Quoi! c'est vous Amélie! » dit Delphine, qui se leva pour recevoir son ancienne amie.

Celle-ci, qui était prête à se jeter dans les bras de Delphine, sentit son cœur serré à cet accueil; elle restait immobile, et perdit toute assurance lorsqu'elle s'aperçut que mademoiselle Meulan n'était point seule; près d'elle se trouvait une femme élégante, dont Amélie ne put distinguer les traits, car l'inconnue s'était hâtée d'abaisser sur sa figure un riche voile de dentelle.

« Comment se fait-il que vous soyez ici? ajouta Delphine; vous avez quitté Paris si précipitamment à l'époque... malheureuse... Je n'ai pu vous faire connaître la part que je prenais

à... vos chagrins; mais je ne vous oubliais pas.

— Vraiment, Delphine, tu pensais à moi? dit Amélie.

— Oh! j'ai pensé à vous souvent, bien souvent, malgré les préoccupations nombreuses qui m'ont assaillie. Vous ne savez ce que c'est que d'avoir à conduire la maison d'un père en place. Depuis que nous sommes ici, je suis accablée. Je vous promettrais bien d'aller vous voir, mais je n'ai pas un instant, grâce à une foule d'importuns que mon père me laisse le soin de recevoir. Vous ne sauriez croire, chère comtesse, ajouta-t-elle en se tournant vers la dame voilée, quelle foule de solliciteurs s'est présentée déjà depuis huit jours!

— Ce serait bien vainement, alors, dit Amélie en se levant, que je viendrais en grossir le nombre.

— Vous, Amélie!... Oh! ne vous en allez pas ainsi... S'il le faut, pour vous je parlerai à mon père.

— Vous n'en auriez pas le temps. Pardon, mademoiselle, si j'ai osé croire que je trouverais près d'une ancienne amie un appui que des étrangers me feraient, sans doute, acheter moins chèrement. »

Et la jeune fille se hâta de sortir. Mais le dernier regard qu'elle jeta dans le salon s'arrêta avec un nouveau serrement de cœur sur la dame voilée. Amélie reconnut Ludovie.

« Je ne pouvais prévoir tant de susceptibilité, dit Delphine après le départ d'Amélie. Que dites-vous de cette manière de jouer le sentiment? ajouta-t-elle en montrant du doigt le mouchoir qu'elle avait jeté sur un guéridon... Mais, si je ne me trompe, vous étiez avec nous, ma chère Ludovie, lorsque nous fîmes l'échange de ces souvenirs; vous le rappelez-vous? Au premier jour mademoiselle Devaise vous renverra l'épingle d'opale que vous lui avez donnée.

— Si je pouvais lui être utile, je le ferais volontiers, dit froidement Ludovie; mais retirés toute l'année dans nos terres, mon mari et moi, nous n'avons aucun crédit.

— Savez-vous, belle comtesse, que j'ai eu grande envie de trahir votre incognito?

— Vous m'auriez joué là un méchant tour. Ces sortes de rencontres sont toujours... embarrassantes. »

En ce moment on annonça madame Varennes.

— Ma chère Germaine, dit Delphine en allant au-devant d'elle, que n'êtes-vous venue plus tôt! nous aurions formé une de nos réunions d'autrefois... quatre amies d'enfance.

— Quatre! Qui donc?

— Devinez.

— Serait-ce...?

— Amélie Devaise.

— Amélie! Elle est ici?

— Depuis que M. Devaise est ruiné.
— Ruiné!... M. Devaise... je l'ignorais. Depuis si longtemps nous avions cessé de nous voir!... Je vous en prie, parlez-moi d'elle.

— Je ne puis vous donner aucun détail, moi qui ne fais que d'arriver; mais vous, Ludovie, qui habitez les environs, vous aurez pu apprendre quelle est au juste la position de cette famille?

— J'ai entendu dire vaguement, répondit Ludovie, que M. Devaise occupe une place dans l'administration des chemins de fer; sa fille donne, je crois, des leçons en ville.

— Pauvre Amélie! s'écria Germaine avec émotion. Et vous l'avez vue?

— Oui, elle est venue solliciter; ils sont, à ce qu'il paraît, dans une bien grande gêne.

— Dans la gêne! s'écria Germaine, et aussitôt elle se leva.

— Mon Dieu! comme vous êtes pressée!

— Oui, bien pressée. Une autre fois je vous verrai plus longtemps. »

Amélie était rentrée chez elle le cœur brisé; elle se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Madame Devaise devina tout, et ses larmes se mêlèrent à celles de sa fille.

Bientôt M. Devaise rentra. Il ne demanda point la cause de leurs larmes, hélas! il savait trop bien le sujet de celles qu'il voyait répandre chaque jour. Il s'assit devant la table où Amélie venait de placer le potage préparé en son absence par les soins de sa mère. Tous trois mangeaient en silence. Amélie mit ensuite devant son père un mets bien simple, réservé pour lui; et comme il s'apprêtait à en faire trois parts, sa femme lui dit :

« C'est pour toi, mon ami.

— Oui, papa, pour vous, ajouta Amélie. Vous savez bien que ma mère et moi...

— Je sais, dit-il en se levant brusquement, que nous sommes bien malheureux! »

Sa femme et sa fille se jetèrent dans ses bras.

« Ah! c'en est trop! s'écria-t-il; » et s'arrachant à ces étreintes, il s'élança hors de la maison.

Ces scènes de désespoir se renouvelaient souvent, et centuplaient le malheur dont la famille Devaise était accablée.

Madame Devaise, attirant Amélie sur son cœur, chercha quelques paroles de consolation à donner à cette pauvre jeune fille, naguère si heureuse; mais dans son cœur plein d'amertume elle ne trouva que des larmes!

Le dîner ne s'acheva pour personne. Amélie prit la broderie de sa mère, qu'il fallait rendre le lendemain.

Soudain on frappe à la porte.

« Mademoiselle Devaise?

— C'est moi, répondit Amélie.

— Voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre?

— De quelle part? »

Mais déjà le commissionnaire avait disparu. Amélie revint près de sa mère, ouvrit un tout petit paquet à son adresse.

« Maman, maman! s'écria-t-elle, une cassolette! Delphine se repent de sa froideur. Oh! j'en étais sûre... mon amie! mon amie chérie!

Et Amélie regardait le bijou, le couvrait de baisers, le regardait encore. Elle l'ouvrit: non qu'elle eût besoin, disait-elle, de voir le chiffre pour deviner la main qui le lui envoyait. Tout à coup elle jeta un cri:

Germaine! dit-elle, elle est donc ici? Mon Dieu que me veut-elle? me pardonner peut-être... Mais pourquoi pas une ligne, pas un mot? Maman, elle viendra... »

Amélie achevait à peine ces mots, que la porte s'ouvrit et Germaine s'élança dans les bras de son amie.

IV.

Quelques mois plus tard, madame Varennes venait voir Amélie dans un modeste mais joli et commode appartement. On était à table. Monsieur Devaise, la joie peinte sur le visage, souriait à sa femme et à sa fille placées à ses côtés; madame Devaise et Amélie paraissaient être non moins heureuses.

« Tout cela est ton ouvrage, dit Amélie à la jeune femme.

— Dis plutôt le tien, ma bonne Amélie, répondit Germaine; ne sont-ce pas tes leçons nombreuses?

— Oui, mais je n'oublie pas que j'avais, il y a un an, une seule leçon, mal payée, dans un pauvre pensionnat. Si aujourd'hui je suis admise dans les premières maisons de la ville, c'est grâce à toi; et puis ce ne sont pas seulement mes leçons qui apportent le bien-être dans notre intérieur, c'est aussi la place lucrative qu'occupe mon père et que ton mari lui a fait obtenir. Enfin, Germaine, n'est-ce pas toi qui t'es faite chez nous l'ange consolateur, qui as relevé notre courage, qui m'as montré la possibilité de trouver le bonheur dans une position médiocre? Oui, je suis heureuse, nous sommes heureux tous, et nous le sommes par toi! O mon amie! comment ai-je pu un jour?... Que j'étais injuste!

— Moi, j'étais sans indulgence.

— Tu étais comme aujourd'hui une bonne et sincère amie! Il y a six ans, Germaine, nous fîmes l'échange de ces présents qui devaient nous réunir. C'est aujourd'hui mon jour de naissance.

— Je ne l'ai point oublié, dit Germaine en donnant un bouquet à Amélie.

— Et moi, je n'ai pas perdu l'habitude d'offrir ce jour-là un souvenir à mes amies, ou plutôt c'est ma mère qui s'en est chargée aujourd'hui; elle a brodé cette robe de baptême pour ton charmant Bébé. Ma mère peut s'occuper de ceux qui

nous aiment depuis que nous n'avons plus besoin du fruit de son travail. Pour moi, ma bonne Germaine, je te prierai seulement de reprendre cette branche de bruyère que tu m'offris il y a six ans. Je garde ta cassolette, souvenir précieux du jour où tu vins à moi dans notre pauvre réduit. Conserve cette fleur, mon amie; plus tard tu la montreras à ta fille en lui disant combien l'amitié est rare !

— Non, Amélie, non il n'est pas besoin...

— Ce sera donc moi qui la montrerai à ton Amélie; si tu lui prouves, par ta tendresse et par tes soins comment tu sais être mère, je lui dirai, moi, comment tu as su te montrer amie... amie, lorsque d'autres... Mais ne rappelons pas de tristes souvenirs. Tiens, Germaine, j'ai vendu ce matin une riche broche d'opale qui m'était inutile, tu en distribueras le prix aux pauvres que tu vas visiter. »

Pour toute réponse, Germaine embrassa tendrement Amélie; elle reçut à son tour de ma-

dame Devaise un baiser plein d'affection. Monsieur Devaise s'approcha aussi, et ses larmes vinrent mouiller la main de la jeune femme, qu'il serra avec émotion.

« Chaque année, à pareil, jour nous nous réunirons, n'est-ce pas, Germaine ? reprit Amélie après un moment de silence. Chaque année, tu m'apporteras ton bouquet, et tu recevras le présent d'usage, présent qui ne sera plus une garantie contre les caprices de l'amitié. L'affection qui nous lie est maintenant de celles qu'aucun nuage ne saurait troubler.

— Oui, répondit Germaine, ce présent nous rappellera seulement des souvenirs bien chers.

— Il te dira, ma fille, ajouta madame Devaise, que si l'amitié est rare, elle existe cependant. Oui, elle existe dans les cœurs bien nés cette amitié, que ni le temps, ni l'absence, ni les torts même de ceux que nous aimons ne peuvent altérer : cette amitié qui résiste au malheur ! »

MARIE BARTHEL.

LA NIÈCE DU MAJOR.

I.

Dans uneasure à moitié démolie par les boulets de canon, gisaient sur la paille quelques soldats blessés et souffrants; près d'eux, et les soignant avec un zèle et une tendresse toute particulière, était une jeune fille de quinze ans environ; la pauvre enfant cherchait à se multiplier par son activité; elle grondait les uns, consolait les autres, et faisait tant et si bien, que ceux qu'elle grondait, comme ceux qu'elle consolait, la remerciaient du regard ou du geste, et la bénissaient comme leur ange gardien.

Dans une petite pièce qui précédait celle où se trouvaient les malades, était une femme âgée, mais forte et bien constituée, qui préparait devant le foyer les tisanes, les cataplasmes, et tout ce qui était nécessaire aux pauvres soldats qui gémissaient sur leur lit de douleur.

La jeune fille entr'ouvrit la porte qui séparait ce que nous pourrions appeler l'ambulance de l'officine; et passant sa jolie tête par l'ouverture, elle dit d'une voix douce :

« Geneviève, mon oncle le major n'est donc pas là ?

— Non, Marie, je ne sais où il est allé, et je suis bien contrariée de ne pas le voir revenir; des maraudeurs m'ont donné pour lui quelques provisions, et je voudrais qu'il vint manger la soupe que j'ai préparée pour vous deux; c'est une bonne fortune, car on est bien sûr de ne pas attraper d'indigestion à l'armée de Sambre-et-Meuse.

— Il aura rencontré quelqu'un qui souffrait, et il se sera arrêté; vous savez bien qu'il ne pense à lui que lorsque les autres n'ont plus besoin de rien.

— Certainement... ce n'est pas vous qui le blâmez, vous qui en faites tout autant, qui donnez la moitié de vos maigres repas aux convalescents, et ne gardez pas même pour vous ce qui vous est indispensable.

— Bah! je ne m'en porte pas plus mal, et ils s'en portent mieux ces pauvres gens, car ce n'est pas avec les faibles ratons qu'on leur donne qu'ils peuvent reprendre des forces.

— Ils seront bien plus avancés quand vous serez malade! Qu'est-ce qui leur donnera ces bons soins qui font la réputation du major? Grâce à vous, il n'en meurt pas beaucoup dans le service de votre oncle. Aussi je crois, Dieu me pardonne, qu'ils se font blesser exprès pour être soignés par vous.

— Et c'est sans doute pour cela, ma chère Geneviève, que ce pauvre caporal s'est fait traverser la poitrine par une balle, et qu'il a de plus reçu deux coups de baïonnette. Oh! celui-là, quand il ira mieux, devrais-je aller moi-même à la maraude, il ne manquera de rien. Il est si doux! il souffre avec tant de résignation! Et puis je l'ai vu tomber à côté de moi, pendant que je ranimais un de ses hommes qui venait d'être blessé; et je crois bien que le caporal s'était placé devant moi pour me garantir... Je dois lui en être reconnaissante.

— Oui, c'est encore là une jolie chose que vous

faites, d'aller comme ça au milieu de la mêlée pour vous faire tuer !

— Vous y allez bien, vous, Geneviève, et mon oncle aussi...

— Ah ! nous, c'est différent, nous avons fait notre temps ; et puis c'est notre devoir : votre oncle est major, et moi je suis vivandière, nous devons marcher avec nos hommes ; mais vous, qu'est-ce qui vous y oblige ?

— Est-ce que vous m'en voulez de chercher à secourir ceux qui souffrent ? Quand j'étais petite, on m'a toujours dit, et depuis j'ai lu dans les livres que mon oncle me donne, qu'il faut secourir son semblable. Et puis j'entends partout ici répéter que vous et mon oncle vous êtes bien bons ; je fais comme vous, pour qu'on me trouve aussi bien bonne.

— Qu'est-ce qui n'aimerait pas un petit ange comme ça ? dit Geneviève quittant ses marmites et allant embrasser Marie ; oui, mon enfant, vous êtes bien bonne, et vous valez cent fois mieux dans votre petit doigt que votre oncle et moi dans tout notre corps. Retournez auprès des malades ; tout à l'heure je vous porterai votre soupe, mais à condition que vous la mangerez, et que vous ne la donnerez pas à ce gourmand de Jérôme.

— Ça ne l'engraisse pourtant pas beaucoup ce pauvre tambour, reprit en riant Marie, car ses bras ressemblent à ses baguettes. Mais je retourne à mes malades. Quand le major viendra, dites-lui que je voudrais lui parler.

A peine la jeune fille avait-elle fermé la porte de communication, que celle de l'extérieur, ouverte avec force, donna passage au major. C'était un grand homme sec et maigre, de longs cheveux gris encadraient sa figure pâle, mais expressive. Il portait un reste d'uniforme au collet duquel on apercevait quelques vieilles broderies qui avaient dû représenter un serpent entourant un caducée ; mais vu l'état de vétusté du tout, on n'y distinguait presque plus rien. Son pantalon de toile rayée s'engouffrait dans de vieilles bottes à l'écuyère que depuis bien longtemps la brosse n'avait pas caressées. Sa tête était couverte d'un vieux tricorne déformé et surmonté d'une aigrette en crin. Il portait en sautoir une trousse de chirurgien ; à sa gauche pendait un sabre dit *bancal*, et à sa ceinture on voyait briller les crosses de deux pistolets.

« Ah ! nous voilà donc, major ! s'écria Geneviève ; c'est bien heureux ! Vite, mettez-vous là et mangez votre soupe.

— Il s'agit bien de cela ! j'ai toute autre chose à faire.

— Non, major, vous n'avez rien de plus pressé : on ne s'est pas battu aujourd'hui, vos malades dorment, la soupe est chaude, il faut la manger.

— Il faut te taire et me laisser tranquille.

— Qu'est-ce que vous avez donc ce matin ? quelle mouche vous pique ? Je crois, Dieu me pardonne, que vous êtes en colère ; vous !... il y a donc du nouveau ?

— Il y a, il y a... il y a, ma chère Geneviève, que nous allons avoir une vilaine visite.

— Une vilaine visite ! Vous me faites peur !

— Figure-toi qu'il est arrivé un nouveau représentant du peuple !... On ne trouvait sans doute pas l'autre assez méchant.

— En ce cas, Dieu nous garde !

— Il a déjà tout trouvé mauvais, tout bouleversé ; il a renvoyé les meilleurs de nos officiers ; il vient de me faire demander ; j'ai répondu que je ne pouvais quitter mes malades.

— Et vous avez bien fait ; qu'est-ce qu'il peut vous vouloir, cet intrus-là ?

— Je l'ignore ; mais je crains... cependant, personne autre que toi ne sait...

— Si vous ne l'avez dit qu'à moi, c'est comme si personne ne le savait. Au pays on m'appelait *bouche cousue*.

— Tant mieux ! car il n'y a rien de plus dangereux que les bavardes. Mais enfin, il va venir cet homme, que lui dirai-je ?

— Ce que vous dites à tout le monde.

— Mais la petite comprendra-t-elle ?...

— Soyez sans crainte de ce côté-là ; la petite, tout enfant qu'elle est, en ferait accroire aux représentants passés, présents et futurs ; l'espoir qu'elle a de revoir son père...

— Pauvre enfant ! qu'elle ne se doute pas de son malheur !

— Elle ne s'en doute pas, et vous verrez comment elle se tirera de son interrogatoire si on lui en fait subir un.

— Que le ciel t'entende !... »

Tout à coup un grand bruit se fit entendre autour de la masure ; une cavalcade nombreuse d'officiers et de soldats, dont les armes reluisaient à travers le nuage de poussière soulevé par les pieds des chevaux, s'avancait rapidement. C'était le nouveau représentant du peuple qui venait faire sa visite ; il mit pied à terre et entra brusquement.

Son costume était ce fantasque accoutrement alors à la mode parmi ces farouches proconsuls. Il avait l'habit et le gilet à la Robespierre, le pantalon de peau, les bottes à revers, le chapeau rond relevé devant et surchargé de plumes tricolores, un grand sabre à lame courbe, arme de parade que nos soldats avaient déjà baptisée du sobriquet de : sabre de *riz*, *pain*, *sel*.

« C'est donc toi qui refuses de te rendre à mes ordres et de remplir ton devoir envers moi ? dit-il en entrant.

— Mon premier devoir, répondit le major

d'une voix calme, est de veiller sur les jours des défenseurs de la république ; je n'ai pas à m'occuper des gens qui se portent bien.

— Que faisais-tu avant de faire partie de l'armée ?

— Je soignais les malades dans mon village.

— Quelle est cette femme ? Il indiquait la vandière.

— Geneviève Branchu pour te servir, citoyen représentant, répondit-elle avec volubilité ; cantinière depuis trois ans à la 32^{me}, aide-pharmacien du major, confectionneuse de tisanes, débitante de rogomme... quand il y en a, et la mère des bons enfants... quand il s'en trouve.

— Où sont les blessés ?

— Ici, répondit le major en ouvrant la porte de la salle, où gisaient sur la paille quelques soldats. La première personne qui naturellement frappa les yeux du représentant du peuple, ce fut Marie, qui, assise dans un coin, faisait de la charpie en chantant un air à la mode à cette époque.

— Que fait là cette jeune fille ? demanda-t-il d'un ton brusque.

— Ce qu'elle fait ? dit une voix qui partait d'un coin de la salle : elle nous soigne, elle nous soulage, et par sa bonté, sa gentillesse et sa gaieté, elle nous console de l'abandon de ceux qui nous font casser les bras et les jambes, et pour nous remercier nous laissent mourir de faim.

— Qui est-ce qui se permet de parler ainsi ? dit le représentant avec colère.

— C'est moi ; Jérôme Pitou, tambour, pour le moment blessé, et qui dans peu de temps ressemblera sans doute à sa caisse, qui est crevée ; mais lui, ce ne sera pas par une balle, ce sera de faim.

— La république, dit le représentant, est une bonne mère, elle nourrit ses enfants.

— Si ma nourrice ne m'avait pas mieux nourri que ça, je n'aurais pas le plaisir de me faire tuer pour la république.

— A qui appartient cette jeune fille ? reprit le représentant pour couper court.

— C'est ma nièce, répondit le major, la fille de ma sœur, dont le mari a été tué à mes côtés, et qui en mourant me recommanda la pauvre orpheline, car sa mère était morte en lui donnant le jour.

— Si j'en crois ce qu'on m'a dit, jeune citoyenne, tu as fait preuve d'un grand courage dans plusieurs combats, tu as été jusque sur le champ de bataille relever les blessés.

— J'ai vu des soldats qui souffraient, j'ai été les secourir...

— Et tu n'avais pas peur ?

— Oh ! si ; mais je me disais : Si je pouvais leur sauver la vie ! et cette pensée me donnait du courage.

— C'est bien ! et la république te récompensera.

— Je ne demande à la république que les moyens de rendre nos soins plus efficaces ; nous manquons de tout ici. Quant à ma récompense, je la trouve dans la reconnaissance de ces braves gens.

— Tu es une vraie Spartiate, citoyenne.

— Toute la 32^{me} a les mêmes sentiments, citoyen, répondit Marie d'un air fier. Mais ce n'est pas les flatter que de comparer ces braves soldats à des Spartiates, eux qui font des marches forcées sans souliers, qui bivouaquent sans abri et sans pain, qui gagnent des victoires sans munitions, et qui meurent sans autre consolation que celle d'avoir servi leur patrie.

— Ton petit air décidé et patriotique me plaît, jeune citoyenne, et me raccommode un peu avec les allures altières de ton oncle le major, allures et façons d'agir qui sentent l'aristocrate en diable.

— Quand il s'agit de ses malades, le major, mon oncle, les soigne indistinctement, faites-lui obtenir ce dont il a besoin pour eux, et alors vous verrez, citoyen représentant, s'il est vraiment patriote, celui qui est venu volontairement employer sur les champs de bataille et au péril de sa vie ce qu'il a acquis de savoir pour soulager ceux qui souffrent.

— C'est ce que je vais faire promptement pour toi d'abord, citoyenne, et ensuite afin que ces pauvres diables n'aient plus de raisons de médire de la république. Comptez tous sur ma promesse. Et nous, citoyens, continuons notre visite, » ajouta-t-il en se tournant vers sa suite.

L'escorte remonta à cheval et s'éloigna rapidement. Pendant toute la scène que nous venons de raconter, le visage du major avait exprimé la plus vive anxiété, non pas qu'il doutât de l'intelligence de Marie, mais il craignait sa fierté, il savait qu'il aurait suffi qu'un mot du représentant vint blesser la sensibilité de la jeune fille pour que ses sentiments aristocratiques fussent venus trahir son secret et détruire cet incognito qu'il mettait tant de soins à conserver ; aussi il se sentit soulagé d'un grand poids quand il vit s'éloigner l'inquisiteur dont il avait tant redouté la présence.

« Grâce au ciel, dit-il lorsqu'ils furent seuls dans la première pièce avec Marie et Geneviève, nous voilà encore une fois sauvés !

— Oui, dit Geneviève, et grâce à cette chère enfant, qui a déjoué par ses réponses la curiosité de ce farouche représentant.

— Il n'a pas été bien difficile à tromper celui-là, dit Marie en riant. Vous vous effrayez toujours, vous deux, et vraiment il n'y a pas de quoi.

— Ah ! mademoiselle, reprit le major, si vous saviez ce que j'ai souffert pendant ce peu d'instants !...

— Mais, en vérité, mon cher ami, vous êtes beaucoup plus imprudent que moi; c'est vous qui avez inventé ce beau stratagème, c'est vous qui me forcez à mentir, ce qui n'a d'excuse que dans la crainte que j'ai de vous compromettre, et vous vous obstinez à m'appeler toujours *mademoiselle*, à ne plus me tutoyer, quand nous sommes seuls; et si quelqu'un nous écoutait? nous serions trahis, et ce ne serait pas ma faute.

— C'est qu'il m'est si pénible, mademoiselle, de vous parler avec cette familiarité, de manquer ainsi au respect que je vous dois...

— Au respect que vous me devez! c'est là votre grand mot; eh bien! soit, vous me devez du respect, je le veux bien, puisque vous y tenez; mais moi, est-ce que je ne vous dois pas de la reconnaissance?

— De la reconnaissance!... à moi!...

— Vous m'accorderez bien cela, vous accepterez bien ma reconnaissance, puisque j'accepte votre respect; mais je la garde dans mon cœur, faites de même, et ne nous trahissons pas nous-mêmes.

— Vous avez toujours raison; mais je vous en prie, mademoiselle, permettez que quand il n'y a pas là d'indiscrets, je me dédommage un peu de la contrainte que je suis forcé de m'imposer devant les autres; laissez-moi reprendre la place que je n'aurais jamais voulu quitter.

— Allons, vous êtes incorrigible, je le vois; eh bien, puisque nous sommes seuls, donnez-moi votre main, et laissez-moi vous assurer que je vous crois encore plus dévoué, plus respectueux quand vous me manquez de respect que lorsque vous m'appellez avec tant d'emphase : *MADemoisELLE*.

— Vous aurez beau faire, major, vous n'empêcherez jamais cette jeune fille d'être un ange de bonté et de douceur.

— Allons! et toi aussi, ma bonne Geneviève, tu vas me gâter? brisons là, et allons voir nos pauvres malades. Mon cher oncle, que pensez-vous de ce caporal si grièvement blessé?

— Son état est alarmant; cependant il est jeune, courageux, et avec des soins...

— Oh! il n'en manquera pas! il est si doux, si reconnaissant de ce qu'on fait pour lui! il ne se plaint jamais.

— Ce n'est pas comme ce gourmand de Pitou, dit Geneviève; si on le laissait faire, je crois qu'il mangerait les cataplasmes et qu'il boirait à lui seul toute la tisane. »

II.

Peu de temps après la visite du représentant, la brigade du major reçut l'ordre de se porter en avant; ce que redoutaient le plus les blessés dans

ces marches et contre-marches, c'était de rester en arrière, car ils couraient le risque ou de tomber au pouvoir de l'ennemi, ou de se trouver isolés et sans secours; et par malheur, les moyens de transport manquaient souvent. Plusieurs de ceux qui se trouvaient à l'ambulance, tout souffrants qu'ils étaient, préférèrent se hasarder et marcher avec la colonne. Pitou retrouva des forces, il savait que s'il y avait des distributions à faire, on commençait toujours par ceux qui étaient dans les rangs; mais Georges, le pauvre caporal, était hors d'état de suivre, et l'abandon pour lui c'était la mort. Aussi il fallait entendre avec quelles paroles touchantes il appelait sur lui l'intérêt de ceux qui n'avaient pas besoin de ses prières pour s'intéresser à son sort.

« Marie! dit-il au moment du départ, d'une voix souffrante et affaiblie, est-ce que vous m'abandonnerez? est-ce que vous me priverez de ces soins si bons et si doux qui seuls, je le sens, peuvent me rappeler à la vie? Oh! je vous en supplie, ne me délaissez pas! J'ai loin d'ici une tendre mère, un bon père, qui vous béniront si vous leur rendez leur fils. Au nom des parents que vous avez perdus, au nom de ceux qui vous aiment... ne me laissez pas mourir ici!

— Rassurez-vous, répondit la jeune fille. Pouvez-vous penser que mon brave oncle, que cette bonne Geneviève, que moi, bien que cependant je n'aie pas grand pouvoir, nous vous laissons aux mains de ces affreux *kenzerliks*. Non, monsieur Georges, nous ne vous abandonnerons pas. »

En faisant cette promesse, Marie ne consultait que son bon cœur; car au train dont se passaient les choses, et à cause des embarras qu'on rencontrait à chaque pas, c'était une rude charge que de transporter un blessé. Mais l'ingénieuse bonté de Marie parvint avec le secours de son oncle et de Geneviève à triompher de toutes les difficultés.

Le major, au commencement de la campagne, avait fait emplette d'une petite carriole bien étroite, mal suspendue et qui lui servait à transporter les herbes qu'il ramassait pour faire des tisanes, les médicaments qu'il pouvait se procurer en route, enfin tout ce qui était nécessaire au soulagement de ceux qu'il appelait ses enfants. C'était l'officine de la 32^{me} demi-brigade, et aussitôt qu'on pouvait mettre un cheval ou un âne en réquisition, on l'attelait à la petite charrette, car officiers et soldats en comprenaient pour eux l'utilité. Quand les marches étaient trop longues, Marie montait dedans pour faire une partie du chemin, et il n'y avait pas un homme dans tout le régiment qui ne s'empressât de pousser à la roue, s'il y avait une côte à monter, ou un ravin à franchir. Marie n'hésita pas un moment à céder sa place au pauvre Georges... elle arrangea avec tant d'art les ustensiles de Ge-

neviève et les médicaments du major, qu'elle parvint à réserver un espace assez grand pour y placer un homme. Elle se procura de la paille, fit une espèce de lit assez mal rembourré, mais qu'elle arrangea avec ce soin et ce goût dont les femmes seules ont le secret.

« Pitou, dit-elle au tambour, qu'est-ce que vous faites de cette vieille capote-là ? »

— Ce que j'en fais?... mon habit de grande tenue, ma robe de chambre, ma couverture, mon matelas, mon édredon et mon lit de plume... voilà ce que j'en fais.

— Avez-vous faim ?

— Toujours.

— Eh bien, pendant huit jours je vous donne la moitié de ma ration, si vous voulez me céder cette capote.

— La moitié de votre ration d'officier, car vous avez une ration d'officier, n'est-ce pas ?

— Oui, la moitié de ma ration d'officier.

— Écoutez donc ! écoutez donc ! on peut bien battre de la caisse avec un gilet à manches ; on peut bien dormir sur l'herbe sans matelas... d'ailleurs les oiseaux n'ont pas d'autre couverture que les feuilles, et les voilà qui poussent... eh bien, ma foi, c'est dit ! touchez là, et voilà la capote. Le premier *kinzerlik* que je rencontre à portée... je le descends, et je lui prends la sienne, ça sera tout bénéfice. »

Georges fut donc placé sur la petite voiture, aussi bien que possible, recouvert par la capote, et Marie, le fouet à la main, conduisit l'âne en suivant la marche du régiment.

« Mon Dieu ! que vous êtes bonne, mademoiselle Marie ! disait Georges en route ; c'est grâce à vous que je n'ai pas été abandonné, c'est grâce à vous que je vivrai, car si on m'avait laissé là-bas, bien sûr je serais mort ; je ne devrai ma guérison qu'à vos soins, à votre inépuisable bonté.

— Mon oncle le major et Geneviève sont pour une bonne moitié dans ce que nous faisons pour vous, sachez-leur en gré de même.

— Oui, mais vous avez, vous, une manière de faire les choses qui leur donne bien plus de prix, et votre bienfaisance est si douce, si naturelle, qu'on se croirait soigné par une sœur, par une mère... Oh ! si je guéris de cette blessure, je n'oublierai jamais que c'est grâce à vous ; si j'en meurs... quand je serai près de Dieu, je le prierai, pour que vous soyez bien heureuse !

— Merci, monsieur Georges ; mais ne parlons pas de mort ; vous avez du courage, et, comme le dit mon oncle, à votre âge on revient de loin ! Mais il ne faudra plus tant vous exposer.

— J'étais près de vous quand j'ai reçu cette blessure, de quoi donc pouvez-vous me blâmer ?

— Aussi ce n'est qu'un conseil que je vous donne.

— Conseil que vous ne suivez pas vous-même. »

Cette conversation fut interrompue par une alerte ; mais comme ce n'est pas l'histoire des guerres de la république que nous écrivons, et seulement un de ses épisodes, nous laissons la 32^{me} demi-brigade suivre le cours de ses victoires, et nous nous transporterons à une époque plus éloignée et plus calme.

III.

Le régime cruel qu'on a si justement appelé *la terreur* était enfin passé. Les bourreaux de notre patrie avaient expié leurs forfaits sur ces mêmes échafauds qu'ils avaient inondés de tant de sang généreux. Si la France ne possédait pas encore un gouvernement bien fort et bien régulier, du moins elle respirait enfin, et les familles décimées par la hache révolutionnaire pouvaient pleurer leurs victimes et prier pour elles, car ce n'était plus un crime d'aimer sa famille et d'honorer Dieu.

Bien qu'elle ne fût pas ce qu'elle a été plus tard, l'armée avait cependant éprouvé une amélioration sensible ; le jeune général Bonaparte, qu'on venait de nommer général en chef de l'armée d'Italie, veillait avec un soin particulier au bien-être de ses soldats. Aussi, lorsque cette armée se trouva dans les riantes plaines de la Lombardie, le plus fertile pays du monde, elle reprit son enthousiasme, qu'avaient doublé les victoires successives qu'elle remporta.

Le major et Geneviève avaient vieilli, mais ils étaient toujours bons et secourables pour tous ; Marie était devenue une grande et belle fille de dix-huit ans ; elle avait une grâce si distinguée, un maintien si réservé, que, malgré sa jeunesse et sa beauté, elle inspirait un respect profond à tous ceux qui l'entouraient ; elle avait un dévouement si infatigable, si constant pour ceux qui souffraient, que pas un seul des soldats de la 32^e demi-brigade n'aurait osé prononcer devant elle un mot qui eût pu la choquer.

Le caporal Georges était devenu capitaine ; et le tambour Jérôme Pitou, après avoir obtenu des baguettes d'honneur, était devenu tambour-maitre ; aussi le gourmand s'était-il fait nommer chef d'ordinaire.

Par une de ces belles soirées qu'on ne trouve qu'en Italie, près d'une fenêtre encadrée de blanches clématites, était appuyé le capitaine Georges : « Mademoiselle Marie, disait-il à la jeune fille, qui, les yeux baissées, brodait un de ces ouvrages que font si bien les femmes de la Lombardie, je vous dois la vie : cette existence que vous m'avez conservée, je veux vous la consacrer tout entier ; je vous aime depuis longtemps, demain je viendrai vous demander en mariage à votre oncle, si vous le permettez... »

Nous ne savons pas ce qu'allait répondre Marie, quand la voix du major se fit entendre :

« Épargnez-vous la peine de revenir demain, mon cher capitaine, dit-il, car ma réponse ne vous serait pas favorable ; quand vous serez colonel, nous pourrions causer d'affaires, mais jusque-là...

— S'il ne s'agit que d'être colonel, je le serai bientôt, major ; et si vous n'oubliez pas plus votre promesse que je n'oublierai la mienne, avant un an vous serez mon oncle.

— C'est ce que nous verrons.

— Si vous ne le voyez pas dans un an, vous pourrez dire : Ce pauvre Georges est mort. J'ai voulu confier mes sentiments et mes intentions à mademoiselle Marie et à vous, digne major, avant de vous quitter.

— Eh quoi ! vous nous quittez, capitaine ?

— Après-demain, major ; sachant bien qu'il fallait me rendre digne de la récompense que je demandais, j'ai sollicité et obtenu du général Bonaparte un commandement à l'extrême avant-garde ; et, dit-il en portant fièrement la main sur la garde de son épée, voilà qui fera le reste. »

Le jeune capitaine salua respectueusement Marie, pressa avec affection la main du major, et s'éloigna rapidement pour cacher son émotion.

Le vieux major le suivit du regard, puis après quelques instants il revint, et se borna à dire : « Ils sont comme cela ici, ils veulent tous être colonels, généraux, que suis-je, moi ?

— Ne blâmez pas cette louable ambition, mon bon ami, dit Marie, c'est à elle que sont dus les brillants succès qui font la gloire de nos armées et de notre pays. »

Ce fut, en effet, une belle et gigantesque campagne que celle qui eut lieu en 1796, sous les ordres du général Bonaparte, à peine âgé de vingt-sept ans. Avec cinquante-cinq mille hommes, il battit plus de deux cent mille Autrichiens, vieux soldats, commandés par les meilleurs et les plus savants généraux de l'Europe ; en dix mois, il triompha dans quatorze batailles et dans plus de soixante combats, fit plus de quatre-vingt mille prisonniers, passa plusieurs fleuves, et commençant par la bataille de Montenotte, termina par la prise de Mantoue, dernier rempart des Autrichiens. Aussi le major reçut-il du capitaine Georges une lettre ainsi conçue :

« Mon cher major,

» Il y a à peine un an, lorsque j'allais vous de-
» mander la main de mademoiselle Marie, vous
» me dites : Quand tu seras colonel, nous pour-
» rons parler d'affaires ; eh bien, je suis colonel !
» Le général Bonaparte, après la prise de Man-
» toue, m'a accordé ce grade, objet de mes desirs ;
» j'ai tenu ma parole, il faut que vous teniez la

» vôtre. Dans quelques jours nous irons vous
» voir, mon cher oncle, car j'ai tout dit au gé-
» néral, et il m'accorde la permission de me
» marier. A bientôt donc ; j'espère que mademoi-
» selle Marie, comme mon général, ne mettra
» pas d'obstacle à mon bonheur.

» Votre tout dévoué neveu,

» GEORGES. »

« Oh ! oh ! dit le major, voilà un jeune homme qui n'accorde pas de longues échéances à ses débiteurs ; son épître est tout simplement une sommation d'exécuter ce qu'il appelle ma promesse ; et cependant je n'ai rien promis, je ne pouvais rien promettre ; car enfin, je ne puis disposer de la main de cette jeune fille, dépôt sacré... Cependant, c'est un noble et digne jeune homme, que celui qui, pour la mériter, a gagné sur le champ de bataille de glorieuses épaulettes ! Allons, n'y pensons plus... M. Georges ne peut être l'époux de la noble fille de....

— Ah ça ! qu'est-ce que vous marmottez donc tout bas, major ? on dirait que vous êtes en colère ? dit Geneviève, qui préparait le dîner.

— Je dis, ma chère Geneviève, que c'est un rude métier que celui de garder une jeune et belle fille comme Marie. Sais-tu que Georges, colonel maintenant, veut épouser Marie ?

— Eh bien ! quel grand mal à cela ? M. Georges est un brave officier, qui a fait son chemin ; il aime mademoiselle Marie, et qui ne l'aimerait pas ? Il veut l'épouser, il a raison, pourquoi vous y opposeriez-vous ?

— Pourquoi ! pourquoi ! J'ai mes raisons, que je ne suis pas obligé de te dire.

— Si vous avez des raisons, c'est qu'elles sont bonnes ; mais ne faites pas de chagrin à ces pauvres enfants...

— Oh ! hé ! madame Geneviève, c'est moi, me v'là ! s'écria en entrant Pitou le tambour, devenu l'homme de confiance du colonel Georges. Bonjour, monsieur le major, c'est à vous que j'ai à parler. Demain, sans retard, le colonel et le général seront ici. Si vous saviez comme il est bon ce jeune général ! en v'là un brave ! avec lui on est toujours sûr de la victoire. A propos ! c'est bien mademoiselle Marie, allez, qui est cause de l'avancement du colonel ; quand il chargeait sur ces grands grenadiers hongrois, il criait : « Marie ! priez pour moi ! » et les *kinzerliks* mettaient bas les armes, comme si on leur avait commandé : « Armes à terre ! » Je devance mon colonel d'une étape ; il m'a chargé de l'annoncer au major et à mademoiselle Marie. Madame Geneviève, si vous aviez une de ces bonnes soupes comme vous nous en faisiez à l'armée de Sambre-et-Meuse, j'en mangerais bien une écuellée.

— Tu es donc toujours gourmand, mon garçon ?

— Dame ! m^{me} Geneviève, vous nous avez un peu gâtés.

— Eh bien, alors, va manger, lui dit le major; et surtout si tu vois Marie, ne lui parle pas de la visite que tu viens de m'annoncer.

— Je serai muet, major, je serai muet; et cependant, je crois que cette nouvelle-là ne lui ferait pas de peine, à cette jeune fille, car il ne s'arrêtera pas là, le colonel; le général Bonaparte l'aime bien... il vous le dira lui-même.

— C'est bon; mêle-toi de tes affaires, et n'oublie pas ma recommandation. »

Le bon major rêva toute la nuit au parti qu'il avait à prendre; il n'avait encore rien décidé le lendemain matin. Il était assis près de Marie, qui travaillait en chantant : « Ah ça ! mon ami, lui dit-elle de sa douce voix, qu'avez-vous donc ? depuis hier vous êtes triste et rêveur ; vous ne m'adressez pas une parole, vous ordinairement si affectueux ; que vous est-il arrivé ?

— Ah ! mademoiselle Marie ! je suis bien inquiet, bien tourmenté !

— Alors je dois être aussi inquiète et tourmentée, car rien de ce qui vous intéresse ne peut m'être indifférent. Voyons, contez-moi cela ?

— Oh ! s'il ne s'agissait que de moi... mais, c'est de vous qu'il s'agit.

— De moi ? et quel danger me menace ?

— Vous le savez, mademoiselle Marie, j'ai promis de vous rendre heureuse, tous mes soins ont tendu vers ce but...

— Et vous avez réussi, mon bon ami ; car, jamais plus de soins, plus de prévenances n'ont pu entourer une jeune fille.

— Et, si pour arriver à ce résultat, dont vous voulez bien me savoir gré, je vous avais trompée ?

— Vous ! allons donc, c'est impossible !

— Cela est... »

Le major fut interrompu, on frappait légèrement à la porte. Geneviève, qui s'occupait des soins du ménage, ouvrit. Un jeune homme se présenta ; il portait de longs cheveux noirs ; son visage, pâle et brun, était maigre, son air sérieux et froid. Il s'avança et dit : « C'est sans doute à monsieur le chirurgien-major de la demi-brigade cantonnée dans ce village que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même, monsieur, répondit le major.

— Et c'est sans doute mademoiselle Marie, sa nièce, que je vois assise auprès de lui ?

— Oui, monsieur, dit Marie en se levant et faisant une gracieuse révérence.

— Monsieur le major, pourrai-je avoir un moment d'entretien avec vous ? j'ai à vous parler d'une affaire qui doit vous intéresser.

— Je suis à votre disposition, monsieur. Marie, retire-toi ! »

La jeune fille se levait pour sortir.

« Je désire que mademoiselle soit présente, reprit l'étranger.

— Major ! major ! dit en accourant Pitou, je viens vous dire que..... Ah ! mon Dieu ! est-ce bien possible ? s'écria-t-il en voyant l'étranger. Mais, oui, je ne me trompe pas !..... le général en chef !..... Salut, mon général !

— Quoi ! monsieur, dit le major en se levant avec respect, vous seriez..... ?

— Remettez-vous, major, et écoutez-moi. Le colonel Georges....

— Je sais ce que vous allez me dire, mon général : le colonel Georges vient, par votre voix, me sommer de tenir une prétendue promesse ; eh bien, cela m'est impossible.

— Impossible ! et pourquoi cela ? Le colonel Georges, un des plus braves officiers de l'armée... Lorsque, sur le champ de bataille où il avait si vaillamment combattu, je lui accordai un grade supérieur, il mit à son acceptation une condition qui me parut puérile alors, mais que je comprends, maintenant que j'ai vu mademoiselle Marie.

— Je vous le répète, mon général, c'est à regret que je refuse, mais je ne puis donner mon consentement.

— Et pourquoi ?

— Pour beaucoup de raisons. La première, c'est que je ne suis pas l'oncle de ma nièce.

— Vous plaisantez !

— Non, mon général ; et, puisque vous avez eu la bonté de venir me trouver, je vais profiter de cette occasion solennelle pour dévoiler un secret qui me pèse. Figurez-vous, mon général, qu'il y a quelques années, j'étais le pauvre magister d'un petit village où le seigneur, le curé et moi, nous vivions bien tranquillement. Le vénérable curé m'avait appris un peu de latin. Le bon marquis de Givry, qui avait étudié la médecine afin de pouvoir soigner ses paysans, ayant été cloué par la goutte sur son fauteuil, m'apprit ce qu'il savait, afin que je pusse le remplacer auprès d'eux ; à nous trois, le marquis, le curé et moi, nous faisions ce que nous pouvions pour que tout le monde fût heureux autour de nous, quand la révolution éclata. Les habitants de nos campagnes aimaient et respectaient trop M. le marquis et M. le curé pour leur faire du mal ; mais il arriva une bande de ces forcenés qui ne voulaient que le meurtre et le pillage ; et une nuit, nuit que je n'oublierai jamais ! on attaqua le château et le presbytère. Pour les défendre, les efforts des paysans devinrent impuissants ; M. le marquis et notre pauvre curé furent lâchement assassinés...

— Mon pauvre père ! s'écria Marie. Ah ! Germain, vous m'aviez dit qu'il était mort d'une longue maladie...

— Oui, mademoiselle, je vous ai trompée. Mais, si je n'avais pu sauver mon bienfaiteur, je voulais,

tout blessé que j'étais, sauver sa fille. Au milieu de l'incendie qui dévorait votre héritage, j'allai vous prendre dans votre chambre, et je vous emportai, en vous disant que j'agissais par l'ordre de monsieur votre père, que nous devons aller rejoindre chez un de ses amis.

— Merci, mon bon Germain ! » dit Marie fondant en larmes.

Puis, s'adressant à l'étranger :

« Permettez-moi de me retirer, monsieur ; cette affreuse nouvelle ravive ma douleur ; je vais de nouveau porter le deuil de mon père assassiné, et consacrer ce jour à la prière..... » Elle le salua et sortit lentement, affaissée sous le coup qui venait de déchirer son cœur.

« Ce fut à ce moment, mon général, continua le major quand Marie se fut éloignée, que se fit entendre ce cri électrique : *« La patrie est en danger ! »* Je ne me présentai pas comme soldat ; en France, quand il s'agit de défendre le pays, on trouve toujours plus de soldats qu'il n'en faut ; mais, faisant valoir le peu de connaissances que j'avais en médecine, je m'offris comme chirurgien, et je fus accueilli ; j'emmenai avec moi mademoiselle Marie, que je fis passer pour ma nièce. Elle devint une providence pour nos blessés, et la preuve de leur reconnaissance est la démarche que vous faites, mon général. Mais vous com-

prendrez aussi que je ne puis disposer de l'héritière de la noble famille de Givry en faveur d'un jeune homme que j'aime, que j'apprécie, il est vrai, mais qui n'est qu'un officier de fortune.

— Major, dit le général en se levant, vous êtes un noble et digne homme ; donnez-moi votre main, et maintenant permettez-moi de vous dire que s'il n'y a pas d'autre obstacle à l'union que désire le colonel Georges, vous pouvez sans crainte y donner votre consentement, puisque votre dévouement vous a fait le tuteur de mademoiselle de Givry. M. Georges de Melval, que vous appelez un officier de fortune, ne doit, en effet, son rapide avancement qu'à sa bravoure et à ses talents militaires ; mais, s'il est parti comme soldat, il n'en est pas moins l'héritier d'une noble famille de France, et ce n'est point une mésalliance que je viens vous proposer. »

Un an plus tard, on célébrait à Paris le mariage du général Georges de Melval et de mademoiselle de Givry. Malgré l'avancement rapide de Georges et la haute fortune à laquelle il parvint, les anciens amis de Marie l'appelaient encore « la nièce du major ; » et, toujours bonne et reconnaissante, la noble marquise de Melval appelait encore son vieil ami « mon bon oncle le major. »

A. JADIN.

SOUVENIRS DES ARDENNES.

CHATEAU-REGNAULT.

La sauvage Ardenne, pour employer l'expression du poète Barthélemy, c'est cette montagne rocheuse qui s'étend de la frontière nord-est de France au vieux Luxembourg, et forme une partie de la Belgique. Ses premiers chaînons se dressent près de Mézières, petite place forte qui s'enorgueillit d'avoir été défendue par le chevalier Bayard, lequel contraignit les Espagnols à en lever le siège en 1519. Mézières possède une fort belle église, où fut célébré le mariage de Charles IX ; à l'occasion de cette solennité, fut servi le premier dindon que l'on mangea en France, souvenir précieux pour les disciples de Brillat-Savarin.

Les monts Ardennais forment entre la France et la Belgique une limite d'un aspect sombre et sauvage, d'un accès difficile ; barrière infranchissable, si la Meuse ne trouvait, dans une échancre de la montagne, un passage où ses eaux comprimées coulent dans un lit étroit et rocailleux.

La Semoï, par une fissure plus étroite encore, va rejoindre la Meuse à quelques lieues de Mézières. Traversons rapidement Sedan, la ville riche et industrielle, Sedan, la patrie de Turenne,

dont on voit la statue en bronze sur une de ses places publiques. Franchissons la frontière, descendons à Bouillon, petite ville perdue au fond d'un immense ravin, où la Semoï vient paisiblement baigner les murs de l'antique château de Godefroy, le héros des croisades, le roi de Jérusalem, le vainqueur des Sarrasins.

Suivons le cours de la Semoï. Cette petite rivière est si belle, son onde est si pure ! elle glisse sur des galets aux reflets moirés, chatoyants, aux couleurs variées, depuis le brun foncé jusqu'au blanc plus éclatant que le paros des statuaires ; son eau est si cristalline, si diaphane, que le pêcheur peut y harponner la truite aux écailles dorées, qui cherche vainement à se dérober à ses coups en se glissant au milieu des cailloux pour se confondre avec leurs teintes changeantes.

Mais un spectacle plus imposant attire l'attention. Les rochers qui forment les bords de cette rivière présentent les formes les plus bizarres.

Jetez au milieu de ce chaos de pierre des chênes rabougris, des genêts, des fougères impériales, des digitales pourprées, des myrtilles aux baies noires et luisantes, et vous aurez une faible idée de ce panorama imposant et sévère. L'homme semble

d'abord y manquer, mais nous le trouvons dans les endroits où la rive s'élargit un peu, où la montagne s'affaisse et lui permet de bâtir son habitation, j'allais dire sa cabane, car un village ardennais est triste à voir ! Cette fière et robuste population de Wallons a disparu : l'industrie moderne, plus cruelle que le Minotaure de la fable, l'a dévorée ; à sa place on ne voit plus qu'une race malingre, rachitique, déformée par un travail ingrat et par la misère. De tous côtés vous entendez le bruit de cent petits marteaux qui frappent sur l'enclume à coups précipités ; tout le monde est cloutier, feronnier ; hommes, femmes et enfants, jeunes et vieux, tous travaillent autour d'une forge dont un chien met le soufflet en mouvement, en tournant comme un écureuil dans sa cage, et ce travail ne suffit pas toujours à donner du pain à la famille.

Tous les villages ardennais ont d'ailleurs une physionomie commune et presque identique, ils ne diffèrent que par le plus ou le moins d'étendue de la vallée qui les renferme.

Arrêtons-nous cependant à l'endroit où la Semoi vient se jeter dans la Meuse. Là nous retrouvons un grand village placé dans une belle vallée, que les habitants appellent la vallée de Dieu (Val-Dieu). C'est Monthermé, qui doit son nom à un temple que les anciens élevèrent à Mercure (1). Des moines sont venus sanctifier ces lieux par la prière, en y établissant un couvent qui fut détruit par la révolution française. De Monthermé on aperçoit un petit village qui s'étend irrégulièrement sur la rive droite de la Meuse. Ce village est célèbre dans nos vieilles légendes, c'est Château-Regnault.

Tout le monde connaît l'histoire merveilleuse des quatre fils Aymon ; on sait que ces chevaliers félons bravaient la puissance de Charlemagne et lui faisaient une guerre acharnée. Ils avaient fait bâtir sur les bords de la Meuse un château qu'on nommait Montfort.

Un jour, les gens d'armes de l'empereur vinrent investir le château ; les fils d'Aymon, qui étaient à la chasse, eurent à peine le temps de rentrer dans leur donjon pour soutenir l'assaut.

La Meuse, dit la légende, n'était pas comme aujourd'hui hérissée de rochers effrayants ; elle coulait paisiblement au milieu d'une plaine où s'élevaient çà et là quelques coteaux ; c'était sur une de ces collines que s'élevait le château de Montfort. Malgré la résistance désespérée des quatre frères, la troupe de Charlemagne avait escaladé les murs du château ; ils allaient succomber, lorsque tous les quatre appelèrent Satan à leur aide, et promirent de se livrer à lui corps et âme s'ils échappaient au danger.

Cette infernale invocation fut aussitôt exau-

cée ; un horrible craquement se fit entendre, la terre trembla jusque dans ses fondements, les monts ardennais étaient fermés, et les quatre fils Aymon, transportés au sommet de la montagne, virent avec une surprise mêlée de terreur un château dont aucune armée ne pourrait jamais s'emparer. Au-dessus, assis sur une large pierre, Satan attendait ses nouveaux sujets, et leur présentait un écrit qu'ils devaient signer ; les chevaliers appliquèrent le pommeau de leur épée sur la page infernale ; et pendant longtemps ils purent guerroyer, chasser, courir les aventures sans craindre Charlemagne ni la justice des hommes, jusqu'au jour où Satan vint réclamer l'exécution du contrat.

Quand le vent hurle dans la forêt, les habitants disent que ce sont les cris des chevaliers qui s'échappent de l'abîme. — De ce château, où l'on n'arrive que par des sentiers escarpés, en grim pant, en s'accrochant tantôt à une branche de chêne, tantôt à une tige de genêt, il ne reste plus que des vestiges rares et presque incertains. Cependant on voit encore, au plus haut de la montagne, la table sur laquelle Satan s'était assis. C'est une roche plate, unie, de deux mètres de circonférence, tremblante sur une base fragile.

Les savants disent que c'est un monument druidique, où des prêtres de la Gaule sacrifiaient des victimes humaines à des dieux sanguinaires ; mais le peuple croit que c'est l'œuvre du diable ou de la magie : il appelle cette pierre la *Table de Mangis*. Du haut de la montagne, les mamelons, les crêtes, les gorges, les vallées se dessinent dans un horizon immense ; l'écho vous apporte le tintement des clochettes des troupeaux qui pâturent sur le plateau, et les cris des pâtres et tous les bruits de la forêt montent jusqu'à vous. Au loin, à l'extrémité de l'horizon, à travers un voile de brouillard, on aperçoit des tours et des murailles. C'est Rocroy, que le grand Condé a rendu célèbre par sa victoire sur les Espagnols. Cette petite ville, placée sur la frontière, semble une vedette prête à crier « qui vive ? » à l'ennemi.

Au moyen âge, Château-Regnault était un lieu redoutable. Les maîtres de ce nid de vautours y rançonnaient les voyageurs et les pèlerins qui suivaient le cours de la Meuse, seule route alors praticable entre la France et la Belgique.

Les ancêtres du fameux Sanglier des Ardennes, Guillaume, comte de la Marck, habiterent pendant longtemps ce château.

Vivain, comte de Château-Regnault, se faisait remarquer par sa vie dissolue et son impiété. Un jour il fit le pari qu'il entrerait à cheval, pendant la messe, à l'église de Braux, village voisin.

Le comte Vivain se présente à la porte de l'église ; il veut entrer, mais son cheval recule ; en vain il lui laboure les flancs de ses éperons, le noble

(1) Hermès, nom grec de Mercure ; mont Hermès, d'où Monthermé.

animal se cabre et applique ses deux sabots sur la porte de l'église avec une telle violence qu'ils y restèrent incrustés. A la vue de ce miracle, le comte se sent agité d'une émotion inconnue : la foi vient l'éclairer ; il verse des larmes de repentir, et, depuis ce jour jusqu'à sa mort, il expia par une vie austère et une pénitence continue, les désordres de sa vie passée.

C'est aujourd'hui le patron de l'église qu'il voulait profaner.

Après la conversion de saint Vivain, les chroniqueurs racontent l'histoire d'un de ses descendants, Ludovic, comte de Château-Regnault.

Ludovic était le tyran de ses vassaux et la terreur de ses voisins ; violent, impétueux, cruel, chasseur infatigable, batailleur intrépide, il étendait ses exploits ou plutôt ses brigandages dans toute la forêt.

Longtemps il vécut seul dans son château ; mais le comte de Monthermé, gentilhomme ruiné par les croisades, mutilé par les Sarrasins, avait une fille renommée par sa beauté dans tout le pays d'Ardenne. Humblin était son nom ; son père l'avait sacrifiée à la crainte que lui inspirait son terrible voisin. Humblin était belle de cette beauté angélique et idéale qu'on admire dans les madones de Raphaël. Noble et frère, mais simple et pieuse, elle aurait voulu traverser la vie en priant dans un monastère, mais elle avait accepté sans murmurer le sacrifice que lui imposait la volonté de son père. Peut-être un rayon d'espoir venait-il diminuer l'amertume des sacrifices ; peut-être pensait-elle, par les chastes séductions de sa beauté, par les charmes de son esprit et la bonté de son caractère, ramener à Dieu son farouche époux. Mais les décrets de la Providence sont impénétrables ; ses prières, ses douces caresses étaient impuissantes. Ludovic devenait de jour en jour plus sombre et plus sauvage, et ses emportements se manifestaient par des actes qui allaient jusqu'à la férocité. Si un valet commettait une faute à la chasse, si le cerf parvenait à tromper les chiens, il faisait fustiger le chasseur maladroit jusqu'à la mort. Humblin, pour obtenir la grâce du malheureux, mêlait en vain ses larmes à la prière, rien ne pouvait arrêter les élans furieux de la colère de Ludovic, et l'infortunée comtesse allait pleurer dans son oratoire pour ne pas entendre les cris du malheureux dont les chairs déchirées par le fouet se détachaient en lambeaux sanglants.

Ludovic aimait cependant Humblin ; mais les

instincts de sa race, les habitudes de sa vie avaient émoussé ou brisé tous les sentiments délicats dans cette nature désordonnée. Ludovic n'aimait que le sang ; les cris de la douleur, les menaces impuissantes de ses victimes, lui causaient des émotions délicieuses, et si un rayon de l'âme d'Humblin pénétrait dans la sienne, il se révoltait lui-même contre ce moment de faiblesse. La religion pouvait seule adoucir ce caractère indomptable, mais Ludovic ne craignait ni Dieu ni les hommes. Cependant, dans ces temps de barbarie et d'ignorance, l'incrédulité était inconnue ; la foi sommeillait toujours au fond des cœurs, elle pouvait y rester longtemps, mais elle se réveillait un jour avec les impressions de l'enfance, les souvenirs des leçons d'une mère et les instructions du pasteur. L'impiété n'était alors qu'une forfanterie de l'esprit, qu'un moyen d'étouffer la crainte et les remords.

Tandis que Ludovic se livrait sans contrainte à ses passions, Humblin s'en allait, mourant d'un mal qui consume lentement ; mais elle voyait approcher la mort avec calme et même avec bonheur, elle aspirait au ciel depuis si longtemps ! Elle avait, en traversant ce vallon de misère, tant souffert dans une longue et muette agonie, que son âme semblait souvent s'échapper de son enveloppe terrestre pour aller dans une extase ineffable jouir par anticipation du bonheur des élus. Mais en revenant dans ce monde qu'elle allait quitter, Humblin éprouvait une douleur bien cruelle. Elle priait pour la conversion de son époux, elle demandait à Dieu cette consolation avant de retourner à lui. Dieu eut pitié d'elle, il fit descendre au moment suprême une de ces révélations qu'il accorde quelquefois aux mourants ; il lui fit connaître la prochaine conversion de Ludovic.

A peine avait-elle rendu le dernier soupir, que le comte, édifié par une mort si sainte, sentit pour la première fois le repentir toucher son âme. Il fit vœu, sur le tombeau d'Humblin, d'aller en terre sainte, et il tint parole. Après avoir vendu ses biens, il quitta son château, un bâton à la main, pour aller en Palestine.

Vingt ans après, un vieillard presque aveugle habitait une grotte terminée par une profondeur inconnue que les habitants appellent *la Grotte aux Fées*. Le vieillard étonnait tout le pays par son austérité et sa piété ; c'était Ludovic, le fameux comte de Château-Regnault.

M. KIENSKA.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le prince qui, voyant son pays opprimé par un tyran, se cacha dans les rangs du peuple, et parvint, à l'aide de ses compagnons de travail

et de pauvreté, à délivrer sa patrie et à fonder une dynastie qui régna avec gloire pendant plus de trois siècles ?

LE PROGRÈS MUSICAL

CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 4.

Voici un quatrième catalogue, qui, comme les précédents, offre au choix des abonnées un grand nombre de morceaux de musique pour tous les degrés de force, pour tous les goûts, et toujours scrupuleusement choisis parmi les œuvres les plus remarquables de nos meilleurs compositeurs. Il serait certainement trop long de faire ici une nomenclature détaillée d'une aussi grande variété de musique : nous nous bornerons donc seulement à faire remarquer à nos jeunes musiciennes plusieurs trios de Beethoven, de Mayseder, et des concertos, pour piano seul, du célèbre compositeur Field. Tous ces morceaux, extraits des recueils classiques, sont particulièrement offerts aux élèves sérieuses de première force, et doivent être travaillés avec le plus grand soin, exécutés avec netteté et exactitude.

Parmi les morceaux de première et de moyenne force, se trouvent des fantaisies élégantes, des nocturnes, des mélodies originales, des études de salon, des improvisations, etc. Ces œuvres, dues à la plume de nos meilleurs compositeurs, tels que Dolher, Schad, Léopold de Meyer, J. Dillon, R. Mulder, Duca, Kruger, etc., ne manqueront pas de rencontrer d'excel-

lents interprètes parmi les abonnées du *Journal des Demoiselles*.

Il nous reste à signaler ici une série de morceaux faciles que nous recommandons tout particulièrement. Cet ouvrage, intitulé : *Agrément Musical*, se compose de douze petites fantaisies de divers auteurs, et chacune écrite avec un caractère différent. Toutes ces gracieuses compositions sont soigneusement doigtées, et les jeunes pianistes qui auront le bon goût de les choisir, pourront les étudier seules, sans craindre de contracter de faux doigtés, qu'il est si difficile de corriger plus tard. N'oublions pas de dire que ce recueil vient d'être publié tout nouvellement chez M. Petit, éditeur : nous le félicitons sincèrement d'avoir si bien su comprendre ce qui est convenable aux premiers développements des jeunes intelligences musicales.

La *Deuxième Bibliothèque des jeunes pianistes de M. Alph. Leduc*, l'un des ouvrages les plus consciencieux et les plus élémentaires ; de la musique de danse nouvelle des meilleurs auteurs, et quelques morceaux de musique religieuse, feront l'objet du cinquième catalogue que le *Progrès Musical* publiera dans le prochain numéro.

ÉDUCATION MUSICALE.

Je voulais, mesdemoiselles, vous parler un peu du choix des auteurs, car je sais que vous êtes entourées de solfèges, de méthodes, d'études, d'exercices de la vélocité, d'école du mécanisme; je sais que ces recueils respectables meublent tous vos casiers. La plupart de ces volumineux cahiers ont été écrits par des professeurs consciencieux et habiles. Partout, du reste, je rencontre une fourmilière de ces recueils. Les *Études* surtout pullulent, et je ne saurais trop vous mettre en garde contre une grande partie de ces œuvres qu'on qualifie ainsi très à tort et qui ne sont rien autre chose que des bouts de morceaux écrits par des gens incapables, il faut bien le croire, de composer de véritables œuvres de longue haleine. Mais je vous ai promis de vous parler des événements musicaux accomplis vers la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, époque où la musique fit de remarquables progrès; tenant à justifier ma parole, je me vois dans la nécessité de remettre à plus tard ce que j'avais à vous dire sur le choix des études.

La révolution qui s'opéra en France en 1789 n'exerça pas seulement son influence sur sa situation politique, la société tout entière se modifia dans ses goûts, ses habitudes et ses besoins; une rénovation complète s'opéra dans les arts et dans les sciences qu'on y cultivait, comme elle s'était opérée dans les lois et dans la forme du

gouvernement. Au nombre des transformations qui se firent alors remarquer, il faut placer celle de la musique, qui prit un caractère tout particulier, inhérent à l'ère révolutionnaire dans laquelle la France était entrée, et qui se modifia ensuite avec l'organisation civile et politique de notre patrie.

La révolution de la musique française, contemporaine de l'autre, eut pour instigateurs Méhul et M. Chérubini.

Enthousiaste de la musique de Gluck, et disposé par la nature à sentir avec force tout ce qui appartenait à l'expression dramatique, Méhul, sans avoir fait des études bien fortes, avait l'instinct d'une harmonie élégante et pure; il comprit que ce qui avait manqué jusqu'alors à la musique française était, indépendamment de cette harmonie dont il avait le sentiment, l'adoption de quelques formes italiennes, les morceaux d'ensemble développés, les airs réguliers et l'instrumentation brillante dont Mozart avait donné l'exemple quelques années auparavant dans les *Noces de Figaro* et dans *Don Juan*. Le résultat de ses méditations fut l'opéra d'*Euphrosine ou le Tyran corrigé*, qu'il fit représenter en 1790. Cet ouvrage, remarquable par la route nouvelle qu'il traçait aux compositeurs français, faisait entendre pour la première fois à l'Opéra-Comique des morceaux d'une facture large et bien proportionnée, un orchestre intéressant, soigné

dans ses détails, et contenait le morceau le plus énergique qu'il y ait peut-être jamais eu au théâtre : ce morceau est le duo *Gardez-vous de la jalousie*. C'est dans le même morceau que se trouve le premier exemple de ces modulations inattendues qui couronnent la cadence finale, sorte de moyen qu'on a beaucoup employé depuis.

Méhul tout entier s'était montré dans *Euphrosine*. Il était facile de reconnaître en lui une organisation forte, propre à sentir et à exprimer les situations dramatiques au moyen des ressources de l'harmonie; un esprit élevé, capable de grandes conceptions, mais une âme douée de plus d'énergie que de sensibilité. Les mélodies de cet ouvrage étaient nobles, mais peu variées, et elles manquaient de grâce. Tel qu'il était, cet opéra devenait un type que l'auteur reproduisit avec quelques modifications dans ses autres ouvrages, et qui servit de modèle à plusieurs autres compositeurs. *Stratonice* (1792), *Phrosine et Mélidor* (1794), *Ariodant* (1799) et *Joseph* (1807), achevèrent de développer dans toutes ses conséquences le nouveau système introduit par Méhul dans la musique française.

M. Chérubini, né à Florence, et venu à Paris en 1788 avec un nom déjà célèbre, exerça une influence très-active sur la révolution qui s'opérait alors dans la musique française, en y appliquant les qualités particulières de son talent. Il possédait un grand savoir et une pureté de style qui avait disparu de la France depuis que Rameau y avait fait adopter son système de la basse fondamentale. Les qualités qui se font remarquer dans toutes les productions de Chérubini ne pouvaient pas rester sans résultats pour tous les musiciens français; ses idées, pénétrant peu à peu dans l'école, préparèrent la réforme qui s'opéra dix ans plus tard dans l'enseignement de l'harmonie. M. Chérubini donna les premières indications de son talent particulier dans l'opéra de *Lodoiska*, qu'il fit représenter en 1791. Mais il en déploya toute l'énergie dans le *Mont Saint-Bernard* (1794), dans *Médée* (1797), et dans les *Deux Journées* (1800). Ces ouvrages et ceux de Méhul complétèrent la révolution de la musique française.

Les deux compositeurs qui viennent d'être nommés avaient été suivis dans leur système par Lesueur, Berton et Boieldieu, qui, néanmoins, avaient su conserver à leur œuvre un cachet d'individualité.

L'art du chant, longtemps ignoré en France, commença à y être connu et cultivé avec succès vers le même temps. Ce fut encore à la musique italienne que l'école française fut redevable de cette amélioration importante. En voici l'occasion. En 1789, Léonard, coiffeur de la reine, obtint le privilège d'un théâtre d'opéra italien. Viotti, célèbre violoniste Italien, alors établi à Paris, fut chargé de l'organisation de la troupe,

et il mit tant de zèle et d'intelligence dans sa mission, qu'il parvint à réunir une partie des meilleurs chanteurs qui existaient alors. Le nouveau théâtre ouvrit en 1790, dans une salle de la Foire Saint-Germain, en attendant qu'on eût bâti la salle Feydeau, qui lui était destinée. Raffanelli, Mandini, Viganoni, Ravedino et madame Morichelli composaient une partie de cette troupe, la meilleure qu'il fût possible de réunir alors. Ces excellents chanteurs exécutaient les délicieuses compositions de Cimarosa, de Sarti et de Paisiello. Un orchestre composé des meilleurs artistes de France, et dirigé par Mestrino, ajoutait au charme des représentations; enfin, rien ne manquait à l'ensemble de ce spectacle, le plus parfait qui eût jamais existé à Paris.

Vers cette époque, les maîtrises des cathédrales furent supprimées par suite de la révolution, ce qui détruisit l'éducation publique de la musique dans toute la France. Mais en l'an V, un Conservatoire fut organisé et commença ses cours. Quarante-cinq musiciens de la garde nationale parisienne formèrent le noyau de cet établissement. Cinq inspecteurs, qui étaient MM. Chérubini, Lesueur, Méhul, Gossec et Grétry, étaient chargés de diverses branches de l'enseignement, et formaient un comité d'instruction sous la présidence de M. Sarrette, directeur de l'école. Un des premiers soins des professeurs du Conservatoire fut de rédiger des méthodes élémentaires, des méthodes de chant, des méthodes d'harmonie et des solfèges, auxquelles avaient coopéré tous les professeurs. On cite particulièrement la méthode d'harmonie de Catel.

Mais, puisque le mot *solfège* vient de lui-même se placer sous ma plume, saisissons cette occasion pour terminer ce tableau un peu sérieux de nos vieilles gloires musicales, et laissez-moi vous redire encore mes éternels refrains de *solfégeste* intrépide :

Enseigner, avant toute autre chose, les notes dans un solfège comme on enseigne l'alphabet dans un abécédaire. Un enfant qui étudiera la lecture et le solfège simultanément, en y consacrant le même temps, en y mettant la même application, devra savoir le solfège bien plus tôt que la lecture. La musique a sept notes. L'alphabet a vingt-quatre lettres. Il n'y a pas de musique possible sans être musicien; impossible d'être musicien sans savoir parfaitement le solfège. Tout est là.

Et ce conseil, s'il faut le donner cent fois, mille fois, je le ferai, sans jamais me lasser, parce que la musique n'est si médiocrement interprétée et comprise, dans une foule de cas, que parce que le solfège, cette base principale et indispensable de l'art musical, manque totalement. Ce conseil s'adresse autant aux professeurs qu'aux élèves.

JULIETTE DILLON.

REVUE MUSICALE.

Les dernières feuilles se détachent des arbres, la végétation s'engourdit, l'oiseau ne chante plus, et pendant que la nature se dispose à rentrer dans le repos, le monde des arts se réveille, les longues soirées musicales se préparent, les spectacles de tous genres, les théâtres, les salles où chaque année des myriades de concerts sont offertes à l'enthousiaste public parisien, ouvrent leurs portes et semblent saluer avec reconnaissance cette rénovation artistique.

Plusieurs opéras sont en répétition. A l'Opéra-Comique nous avons vu représenter la nouvelle pièce de MM. Michel Carré et Jules Barbier, *les Sabots de la Marquise*, dont la musique est de M. Ernest Boulanger, l'auteur du *Diable à l'École* et de *la Cachette*.

La musique de ce petit opéra en un acte est pleine d'esprit et d'originalité. L'orchestration en est soignée dans ses plus minutieux détails, surtout le quatuor final où l'on reconnaît l'œuvre du musicien consciencieux comme du compositeur habile. Nous signalerons particulièrement l'ouverture, qui est d'une facture légère, entraînant et spirituelle; des couplets chantés par la marquise, auxquels l'auteur a eu l'heureuse idée de joindre un accompagnement de harpe qui est d'un effet complètement nouveau; — puis une ariette dite avec une verve admirable par mademoiselle Lemercier; — et enfin les couplets que Sainte-Foy chante avec tout le comique et tout l'entrain qu'il apporte à chacun de ses rôles, et où il est toujours justement applaudi.

Le Théâtre-Lyrique a fait sa réouverture avec *la Promise*, de Clapisson, et *la Reine d'un jour* de M. Adam. N'oublions pas de constater le succès de l'opéra comique en trois actes de MM. de Leuven et Brunswick, musique de M. Gevaert: *le Billet de Marguerite*.

Au Théâtre-Italien, madame Bosio a fait sa rentrée dans *Semiramide*, de Rossini.

Laissons là maintenant cette chronique de musique profane, et faisons en terminant notre *Revue*, quelques

réflexions sur les éternelles splendeurs des harmonies presque divines que renferme la musique religieuse.

..... L'orgue commence à soupirer de longs accords voilés, mystérieux, lointains. Bientôt les notes graves de l'instrument font entendre les premières mesures du *Dies iræ*, et sur cette basse majestueuse un *crescendo* formidable s'accomplit. Aussitôt après, les longs mugissements de la bombarde se mêlent aux accords aigus des clairons, aux chromatiques lamentables du grand chœur, aux appels pleins de majesté des trompettes. La grande scène apocalyptique du jugement dernier se déroule. Et si la main qui improvise ce morceau est habile, si l'imagination qui le conçoit est à la hauteur d'un pareil sujet, toujours les notes funèbres du *Dies iræ* reparaissent, annonçant ainsi les *vêpres des morts* qui vont suivre. Bientôt l'hosanna solennel, le cantique d'allégresse succède à la scène de désolation. « *Venez, les élus de mon Père*, » dit le texte sacré, et l'orgue traduit ce texte en harmonies suaves, en accords pleins d'une souveraine ampleur. Et à la fin de ce dernier morceau l'office des *morts* commence. L'église s'est revêtue de ses tentures noires.

Ah! qui n'a dans quelque recoin du cœur un mort chéri à regretter, à pleurer, et dont on aime à se souvenir plus particulièrement dans un jour de deuil et de prière? Fêtes bénies, époques consacrées, touchantes solennités, revenez au milieu de tant d'agitations stériles et de distractions vaines, revenez nous rappeler les grandes vérités et les consolantes espérances!

L'approche des fêtes de la Toussaint m'a jeté dans un ordre d'idées telles, qu'à présent je me vois forcé de remettre à plus tard mes impressions de voyage promises le mois dernier. A bientôt donc, mesdemoiselles, le plaisir de vous retrouver.

L. CAMILLE DUBREUIL.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Dîner de dix couverts, servi à la russe. — Au milieu de la table : une grande corbeille de poires, pêches et raisins; — deux vases de fleurs naturelles; quatre compotiers, renfermant le premier une compote de poires d'Angleterre, le deuxième de la marmelade d'abricots, le troisième de la gelée de reine-claude, le quatrième de la gelée de groseilles; aux deux bouts de la table, un plat de homard et une salade; le long de la table, arrangées avec symétrie, huit assiettes de petits-fours et de bonbons glacés.

Potage au tapioca — riz de veau à la sauce tomate — pieds de cochon truffés — filet de bœuf à la jardinière — poulets au blanc — haricots verts — perdreaux rôtis — homard en mayonnaise — salade — plombière aux fruits et à la vanille — dessert.

Dîner maigre pour dix personnes. — Huitres — potage aux herbes — omelette — petits pâtés

aux crevettes — cabillaud au beurre, accompagné de pommes de terre — macaroni — soles au gratin — salade d'anchois — crème au café — gâteau à la duchesse — poires, raisins, quatre assiettes de mendiants, quatre assiettes de petits-fours (1).

Compote de poires au rhum. — Coupez les poires (les poires d'Angleterre sont préférables) en deux ou en quatre, selon leur grosseur, pelez-les et ôtez-en les pépins; faites un sirop de sucre assez abondant en raison de la quantité de poires que vous aurez; mettez-y les poires, faites-les cuire en les remuant; lorsqu'elles sont cuites, ajoutez du rhum, versez dans un compotier et servez froid.

(1) Nous croyons rendre service à nos lectrices en leur donnant des menus exécutables, à la portée des fortunes ordinaires, et qui ne sont pas pris dans les *Cuisinières bourgeoises*.

CORRESPONDANCE.

Adieu l'été riant; adieu les promenades matinales aux doux rayons du soleil; adieu les longues rêveries sous un ciel étoilé; adieu les vertes charmilles; adieu les fleurs embaumées; adieu le chant des oiseaux.... Les beaux jours ont fui emmenant avec eux tout leur gracieux cortège. La nature a quitté ses coquettes parures pour prendre ses habits de deuil; les feuilles mortes jonchent les chemins et crient tristement sous les pas; les arbres dépouillés montrent partout leur tête chauve; les dernières fleurs frissonnent sous le givre... Voici novembre, novembre avec son ciel gris, ses épais brouillards, son soleil paresseux, sa bise amère, novembre qui met en fuite tous les campagnards retardataires et montre à chacun le chemin de la ville. Vive donc novembre! vive l'hiver qui ramène à Paris les déserteurs de l'été: châteaux, villas, coquets pavillons, charmantes maisonnettes, tout sera bientôt abandonné, et chacun de battre des ailes vers le foyer de la grande ville. Un souffle du zéphyr dispersa tout ce brillant monde, un souffle de l'aquilon le ramène; et le boulevard applaudit au retour de ses hôtes chéris qui rapportent avec eux le luxe, l'animation, la vie... Dans une sphère plus modeste, moi aussi, ma chère, je retrouve mes amies, et Paris n'est plus un désert pour moi: au milieu de cette foule indifférente, qui court en tout sens, vous heurte, vous coude, vous renverse, sans même vous apercevoir, je reconnais maints visages de connaissance que je salue avec bonheur, et mon cœur bat de joie à la vue des voitures chargées de caisses, et des antichambres encombrées; ce n'est plus en vain que je frappe à toutes les portes. Celle de Florence s'est aussi rouverte, et pour célébrer son retour dans son joli nid d'hiver, je lui fais l'honneur d'y apporter le travail de ce mois. J'arrive donc avec armes et bagages, et imagine-toi comment je trouve notre amie: assise au milieu d'un nuage de mousseline, de jaconas, de barégé, tirant de ses cartons tous ses vêtements d'été, les examinant, les pliant, les rangeant.

— Que fais-tu là? lui dis-je; voudrais-tu, par hasard, ressusciter l'été?

— Hélas! non, ma chère, je l'enterre! Viens donc m'aider à passer en revue toutes ces robes; il s'agit de mettre hors d'empois celles qui reverront le jour l'année prochaine, de découdre celles qui ne peuvent plus me servir que comme doublure, enfin de pendre dans ces grands sacs les robes assez fraîches pour paraître à nos petites réunions dansantes.

— Très-bien, Florence, voilà une besogne qui t'honore; elle prouve que tu es une femme d'ordre, et j'ai souvent entendu dire à nos mères que l'ordre est une des plus précieuses qualités de notre sexe.

— Ménage tes compliments, flatteuse; c'est bien le moins, ce me semble, que l'on range sa garde-robe à la fin de chaque saison; comment s'y reconnaîtrait-on, si l'on ne faisait de temps à autre la revue générale de ses chiffons? Que de choses on oublierait et on achèterait inutilement! que d'autres se friperaient faute de soins! Vois ces chapeaux de paille... les fleurs et les rubans seront entièrement flétris dans six mois, si je les laisse ainsi, au lieu de les enfermer dans un carton hermétiquement fermé.

— Mais ce chapeau de crêpe blanc, encore si joli, tu ne vas pas le démonter.

— Non sans doute, il pourra très-bien figurer aux concerts et aux théâtres; la grande question est de l'empêcher de roussir; pour cela, il suffit d'éviter le contact de l'air, et l'on m'a assuré que le meilleur moyen était de l'entourer d'une légère feuille de ouate. Mais pendant que nous recueillons les débris de l'été, parle-moi donc des créations de l'hiver; sais-tu bien que je n'ai pas encore mis le pied dans un magasin, et que je suis aussi ignorante de tout ce qui se porte et se portera que si j'arrivais du Monomotapa?

— Ce que c'est que de s'oublier si longtemps dans les délices d'Auteuil!... Heureusement que j'ai couru pour deux, que j'ai vu tout ce que l'on pouvait voir, et que je suis à même de te renseigner sur toutes les variations de la mode.

— Parle-moi d'abord des chapeaux; je suis curieuse de savoir s'ils ont grandi en mon absence.

— Mon Dieu non, ils sont toujours ridiculement petits; tout ce que l'on a pu obtenir d'eux, c'est qu'ils s'allongent un peu vers le milieu du front, afin que la moitié de la tête ne soit plus à découvert.

— Mais c'est la forme *Marie Stuart*.

— Oui, seulement très-peu indiquée, car les exagérations en ce genre sont tout à fait mal portées. Un chapeau qui ferait la pointe comme les bonnets dits *Marie Stuart* serait de très-mauvais goût; une légère ondulation suffit. Les passes tendues reviennent décidément à la mode: elles sont toujours très-ouvertes le long des joues, et un peu renversées, afin de donner place à la multitude de fleurs, de rubans, d'ornements de toute espèce dont se compose maintenant le dessous; on peut dire que c'est le dessous de la passe qui constitue le chapeau, et il me semble que l'on pourrait bien se dispenser de garnir le dessus. Cependant on ne sait qu'inventer pour achever d'écraser ces miniatures de chapeaux, et il faut tout le talent de nos modistes pour leur laisser encore tant de grâce et de coquetterie. Les plumes ont la préférence sur tout autre ornement, on les pose de mille manières différentes.

— Que me parles-tu de plumes, Jeanne? cela n'est pas fait pour nous, tu le sais bien.

— La mode fait tous les jours des révolutions, Florence, et il est reçu aujourd'hui qu'une jeune fille peut porter sur son chapeau de petites touffes de plumes *frisottées* perdues dans des feuillages de velours.

— Quelle complication, et que cela est loin de la simplicité tant vantée autrefois et qui sied si bien à de jeunes et frais visages!

— D'accord, chère amie; mais que veux-tu? tous les jours chacun fait un pas de plus dans le luxe, et l'on croirait sans doute nous offenser si on nous laissait en arrière; ce n'est pas moi certainement qui prêterai la main ou la tête à ce progrès, tu connais mes goûts invariables sur ce point. Je constate seulement que les plumes *frisottées* ont été mises par souverain décret du domaine de tout le monde, et qu'elles sont très-jolies dans les couleurs foncées, telles que noir et bleu, vert et marron. On porte aussi beaucoup de fruits, en ve-

lours et en satin; parfois l'ornement de velours est remplacé par de la peluche.

— A-t-elle du bonheur cette peluche! on s'en couvrira bientôt des pieds à la tête.

— Tu as raison, on en met maintenant sur les robes, les manteaux, les vestes d'intérieur, on en fait même des manteaux entiers, et bientôt des robes de chambre pour les élégantissimes, mais je la préfère toujours comme ornement.

— Sans doute tu en as garni ton chapeau d'hiver?

— Non, j'ai choisi de préférence le velours uni recouvert d'une broderie légère au passé, et je puis me vanter d'avoir le chapeau le plus distingué, le plus gracieux et cependant le plus simple, puisqu'il n'est orné que d'un nœud de velours passé derrière et sur lequel court aussi une petite broderie.

— Je suis bien curieuse de voir cette merveille, Jeanne; l'as-tu brodée toi-même?

— Certainement, et si tu veux en faire autant, tu en auras le dessin le mois prochain dans notre planche. Mais en voilà assez sur les chapeaux, n'est-ce pas?

— Je ne te permets d'abandonner ce chapitre que si tu veux entamer celui des coiffures; as-tu quelques nouvelles idées à me donner pour nos premières soirées?

— Ah! Florence, comme te voilà déjà redevenue mondaine! tout à l'heure tu ne rêvais que solitude à l'ombre des grands bois, et maintenant ce sont des bals, des fêtes qu'il te faut. A peine arrivée, tu prépares tes toilettes, tu penses à danser...

— Eh bien, mademoiselle, quel mal y a-t-il donc à aimer la danse? Chaque saison a ses plaisirs, et je ne vois pas pourquoi nous dédaignerions ceux de l'hiver.

— Tu mets donc la danse au premier rang des plaisirs de l'hiver?

— Méchante Jeanne, tu sais bien qu'avant tout je mets le coin du feu de la famille et les réunions d'amies où le travail et la causerie font tous les frais. Mais avoue qu'un bal de temps en temps fait diversion, et qu'on aurait tort de s'en priver.

— Rassure-toi, Florence, je n'ai pas envie de te cloîtrer; je trouve aussi qu'il est bon de voir un peu le monde, afin de retrouver avec plus de bonheur son petit cercle d'intimes et les jouissances de la famille. Impossible qu'en rentrant chez soi, en reprenant son ouvrage, ses lectures, ses conversations tour à tour sérieuses et gaies, avec des parents instruits et quelques gentilles amies, on ne se dise pas qu'on a bien perdu son temps à courir après le plaisir, tandis qu'il était si près de vous. Si tu m'en crois, nous nous réunirons souvent cet hiver, et pendant que nous broderons, un de nos frères sera peut-être assez aimable pour nous lire quelque ouvrage nouveau, quelque belle pièce de vers; ou bien nous prions ces messieurs de nous donner des détails sur cette guerre d'Orient qui agite tant le monde.

— Ah! je crois que nous obtiendrons cela plus facilement, car maintenant c'est l'unique objet de toutes les conversations. Est-ce que nous n'aurons pas bientôt des chapeaux, des robes, des coiffures à la Sébastopol?

— Sans doute, et nous les aurions déjà, si le Tartare ne nous avait pas mis trop vite l'eau à la bouche. En attendant, je lui rends grâce de sa plaisanterie, qui a si bien réveillé les instincts guerriers de la France.

— Comme tu es belliqueuse, Jeanne!

— Non, je suis patriote; et l'enthousiasme de notre

pays à l'annonce de cette fausse nouvelle m'a rendue toute fière. Depuis si longtemps on n'entend plus parler que de *hausse*, de *baisse*, d'agiotage de toute sorte, que je craignais que nous ne fussions morts aux grandes et nobles émotions. Mais, grâce à Dieu, les préoccupations de la Bourse ont été oubliées au bruit d'une victoire.

— Et malheureusement aussi au bruit d'une mort. Ce pauvre maréchal Saint-Arnaud, quelle fin glorieuse! Commander une bataille quand on se sent près d'expirer; rester douze heures à cheval soutenu par ses officiers et luttant avec la mort, c'est vraiment héroïque!

— Aussi, ma chère Florence, que de monde aux obseques de ce brave maréchal, et quelle émotion dans la foule!... Mais où sommes-nous arrivées, à propos, je crois, d'une coiffure de bal?

— Quoique la transition soit un peu brusque, je t'engage, Jeanne, à y revenir de suite, car tous nos discours ne me tirent pas d'embarras.

— M'y voici : pour petites soirées, les robes de mousseline à volants unis ou légèrement brodés se portent beaucoup, et l'on peut rendre ces robes aussi élégantes que l'on veut en mettant sous la jupe blanche une jupe de soie de couleur tendre, et doublant chaque volant d'une tarlatane de la couleur du pardessus. Les volants ont ainsi beaucoup de fermeté et une transparence charmante; au-dessus de ces volants on peut ajouter un bouillonné dans lequel passe un ruban de satin; le corsage sans basques est à peu près recouvert par un large ruban formant bretelles; ces bretelles sont retenues devant par un nœud de ruban à longs bouts et retombant négligemment derrière sur la jupe.

— La jolie toilette! Merci, Jeanne.

— Ah! tu crois en être quitte avec un merci! non pas : à mon tour maintenant de te mettre à contribution. Ouvre la planche et prends la plume.

N° 1, coin de mouchoir. — Les quadrilles se font en broderie guipure, les pois au plumetis, les entre-deux en application, la séparation en broderie guipure, les bouquets au plumetis et feston; la croix dans la rose du coin désigne les jours; l'écaille du bas est au plumetis, entouré d'un feston simple, ou bien au feston feuille de rose.

2, *Marguerite*, plumetis fin.

3, *M. C.*, plumetis fin.

4, Entre-deux, plumetis, feston et guipure, servant pour poignets de manches et robes d'enfants.

5, Écusson avec les lettres *S. S.*, plumetis, feston et feston feuille de rose.

6, *M. A.*, plumetis ou feston.

7, *C. T.*, plumetis ou feston.

8, *J. B.*, plumetis ou feston.

9, *Henriette*, feston feuille de rose.

10, *Pauline*, œillets ou plumetis.

11, Écusson avec les lettres *P. P.*, plumetis et feston.

12, *L. H.*, plumetis simple ou feston.

13, *Anna*, plumetis et œillets.

14, *Col Valentin*. Les octogones se font au plumetis, ou au feston, ou enfin au point turc, et le bouquet du milieu au feston, avec nervures au plumetis.

Ici finit la petite édition.

15, Dessin pour bouillon assorti au col *Valentin*.

16, Entre-deux du bouillon.

17, Dessus de pelote *Duchesse*. Ce dessin se brode en

application avec mélange de jours, de plumetis et de feston. Ces pelotes se font sur batiste très-fine, se doublent de satin rose, bleu, cerise ou paille, et s'entourent d'une garniture de 6 à 8 centimètres de hauteur, un peu ondulée; cette garniture s'appuie sur un ruban de satin tuyauté; aux quatre coins l'on place des nœuds de ruban, également en satin.

18, Garniture de la pelote; elle doit être cousue en dessous du corps de la pelote, de manière à ce que les festons de celle-ci retombent sur l'étoffe unie de la garniture. Comme plus grande élégance, garniture et pelote pourraient être bordées par une petite dentelle, valencienne ou guipure.

— Retourne la planche, Florence.

20, 21 et 22, Devant, dos et manches d'une veste GRECQUE pour l'intérieur.

— Laisse-moi bien regarder cette veste, Jeanne, je la trouve charmante; est-elle ajustée à la taille?

— Non, pas précisément, mais de manière à ce que l'on puisse la mettre facilement avec ou sans corsage de robe. L'étoffe et la façon varient suivant le degré d'élégance et d'originalité qu'on veut leur donner. Celle-ci doit être bordée sur drap ou velours avec de la soutache d'or ou de couleur vive, ou bien encore avec de la chenille de différents tons. On la double ensuite d'une soie de couleur assortie aux nuances de la broderie. On peut aussi substituer à la broderie un galon-cachemire, du velours ou de l'effilé. Une de ces vestes qui m'a paru charmante était en peluche *frisée*, dans les couleurs gris acier; elle était ornée d'un galon de peluche à dessins gros bleu, noir et gris; la doublure était en peluche également bleue, mais à longs poils.

— J'ai beau chercher, Jeanne, je ne trouve pas le dessin de la manche.

— Je le crois bien; la manche est seulement indiquée par un trait, le dessin du bas n'ayant pu entrer dans notre feuille petit format. Mais le mal n'est pas irréparable, car le dessin du bas du dos cadrant à merveille avec le bas des manches, tu n'auras qu'à dessiner l'un sur l'autre. Regarde maintenant, tu ne vois plus que des ouvrages de fantaisie; c'est que je suis une fille prévoyante, et déjà je pense aux cadeaux du jour de l'an. Si tu en as beaucoup à faire, tu ne saurais t'y prendre trop tôt; quand on est pressé, on ne fait rien de bon, et je suis sûre que notre amie sera bien aise de pouvoir se mettre à l'œuvre quelques mois d'avance. Commencons donc nos explications.

23, Croquis d'un coussin mosaïque au crochet dahlia. Si tu voulais faire ce coussin comme je l'ai vu exécuté, il faudrait te procurer de la soie cordonnet vert ombré, de la laine rose de Berlin de trois tons différents, et de la laine bleu azur lamée argent. Ce coussin, ainsi que l'indique la planche, se compose de carrés que l'on fait séparément (regarde le n° 24) et que l'on joint ensuite les uns aux autres. Commence donc avec la soie ombrée; fais un rond au crochet plein et termine-le lorsque tu as vingt-quatre mailles de circonférence; c'est toujours la nuance la plus foncée qui se trouve dans le milieu. Tu prends donc parmi les laines roses celle du ton le plus vif, tu fais pour le premier rang trois mailles simples sur le cordonnet, puis sept mailles chaînettes: tu redescendras sur ces sept mailles chaînettes en faisant sept mailles simples, puis sur le cordonnet trois mailles simples ou *pleines*; alors tu recommences les sept mailles

chaînettes, et ainsi de suite jusqu'à huit fois; ce premier travail forme la petite *lanquette* que tu aperçois dans le milieu de chaque pétale du dahlia. Le second rang se fait avec la laine de la nuance un peu moins foncée, et l'on commence par trois mailles simples sur les trois mailles simples précédentes; puis encore deux mailles simples qui passent sur les sept premières mailles chaînettes précédentes; après quatre mailles doubles (c'est-à-dire dont on tourne deux fois la laine sur le crochet) et cinq mailles doubles que l'on fait à l'extrémité et dans la dernière des sept mailles chaînettes; on redescend ensuite le pétale par quatre mailles doubles, deux mailles simples et trois mailles simples sur les trois mailles simples du dernier rang. Le troisième et le quatrième rang se font avec la laine la plus claire; ils se composent tous les deux de mailles simples, seulement à la pointe de chaque pétale on fait trois mailles toujours simples; dans la même maille et dans le bas on laisse cinq mailles sans les travailler, formant ainsi un petit jour qui donne de la légèreté au travail, tout en faisant *gaufre* la fleur. Le dahlia ainsi terminé, tu prends la laine lamée, tu piques ton crochet à la troisième maille du pétale, puis trois mailles doubles en laissant entre elles une maille de distance; à la pointe, fais cinq mailles triples dans la même maille; redescends par trois mailles doubles avec une maille de distance, fais neuf chaînettes ou mailles en l'air que tu passes sous la pointe du pétale; puis à la troisième maille du pétale suivant, fais comme je viens de te l'expliquer. A ce premier rang, on n'attache que les quatre pétales qui doivent se trouver aux quatre pointes du carré. Le second rang se compose de mailles doubles n'ayant aussi entre elles qu'une maille de distance; il faut, à chaque pointe faire trois mailles dans la même maille. Le troisième rang se fait comme le second, seulement, arrivée à chaque pétale non encore attaché, tu dois le fixer à ce rang par la maille qui se trouve tout à fait à la pointe. Termine enfin par un quatrième rang semblable aux autres, ayant toujours soin que les mailles doubles tombent à chaque rang les unes sur les autres. Le dernier rang est entouré par un rang de mailles simples faites en laine noire. Lorsque tu auras fait ainsi neuf carrés, tu les assembleras par un point de surjet que tu dissimuleras sous un petit velours noir n° 1; ce velours forme un petit nœud sans bouts à la pointe de chaque carré; tu doubleras ensuite tous ces carrés ainsi assemblés avec du satin bleu; cette doublure doit, bien entendu, différer de couleur suivant la nuance du fond du crochet à jours. Tu dois enfin monter ce coussin comme tous les autres coussins. Tout autour, tu placeras une frange en laine rose et bleu d'azur lamée; cette frange, surmontée d'une cordelière, sera accompagnée par quatre glands assortis aux couleurs de la frange.

— Ne pourrait-on pas, Jeanne, substituer la chenille à la laine qui compose les dahlia? il me semble que ce serait encore plus joli et plus nouveau.

— Oui, mais plus cher. Pour faire ce coussin tel que te l'indique le croquis, il te faut 60 à 70 grammes laine lamée; 60 à 70 grammes laines de Berlin *cinq fils*; 10 grammes de soie mi-torse, et un crochet assez fin.

25, Dessous de lampe; encore un nouvel ouvrage qui nous vient du magasin de la Religieuse, et qui ne fait pas tort à sa réputation. Choisis cinq nuances de laine verte; commence un rond sur de la ganse avec la laine

du vert le plus foncé ; fais-en cinq tours toujours en augmentant ; ensuite, quatre tours avec la seconde nuance, quatre tours avec la troisième, trois tours avec la quatrième, et deux tours avec la cinquième. Pour faire les feuilles, il faut de la soie-cordonnet dont le vert change de teinte à chaque feuille ; l'on met au milieu la feuille faite avec la soie la plus claire. Commence par treize mailles chaînettes que tu feras sur du fil de fer très-mince, travaillant comme tu l'as déjà fait sur la gance ; au second tour, fais deux mailles simples, trois mailles doubles, trois mailles triples, les unes à côté des autres. Puis, dans chaque maille suivante, deux mailles doubles jusqu'à la pointe, et l'on redescend en plaçant symétriquement le même nombre de mailles. Pour la petite dentelle ou feston qui entoure les feuilles : Trois chaînes ; laisse deux mailles, une maille simple, trois chaînes, etc. Cette petite dentelle se fait avec le vert de la feuille placée à côté ; les roses en laine se font sur moule.

— Je me souviens très-bien de l'explication que tu m'as donnée dernièrement à ce sujet, Jeanne, je te dispense de la répéter.

— Très-volontiers ; je te dirai seulement que ces roses se composent de deux nuances de laine.

— Et les fournitures pour ce dessous de lampe sont-elles énormes ?

— Non ; achète trois petits écheveaux de laine des trois premières nuances de vert, quatre de la quatrième et cinq de la cinquième ; pour les roses, deux petits écheveaux de chaque nuance, et puis six grammes de cordonnet ; voilà tout.

Voici maintenant un moyen ingénieux de faire soi-même des dessins de crochets, de filets et de tapisserie ; mais je te prévins que l'explication est laborieuse. Regarde le n° 26.

— Quoi ! cette espèce de table de multiplication ? Est-ce que tu voudrais faire concurrence à Pythagore ? En ce cas je me retire, les chiffres et moi nous ne sommes guère d'accord.

— Raison de plus pour te familiariser avec eux ; allons, attention, je commence ! est-ce que tu ne rougrais pas de reculer devant un peu de travail quand tu dois en retirer tant d'avantages ?

Prends d'abord du papier quadrillé à canevass, ce qui est plus commode que de régler soi-même le papier ; supposons un carré, c'est-à-dire le même nombre de cases en hauteur et en largeur. Marquons le milieu C sur la hauteur et la largeur, de façon à ce qu'il y ait sur la largeur autant de cases à droite et à gauche de ce centre C et sur la hauteur autant de cases au-dessus et autant au-dessous.

Ainsi, sur le dessin de notre planche, à partir du centre de la largeur marquée C, nous plaçons de droite à gauche des chiffres (ceci est tout à fait à notre fantaisie) 1, 3, 2, 1, 2, 3, 2. Ces chiffres ainsi disposés, on les remplace de l'autre côté du centre C, sur la même ligne et dans le même ordre à partir de ce centre C, mais en allant cette fois de la gauche vers la droite, 1, 3, 2, 1, 2, 3, 2.

On fait la même opération sur la hauteur. On y pose les mêmes chiffres que sur la largeur et dans le même ordre inverse par rapport au centre C, c'est-à-dire en remontant à partir de C : 1, 3, 2, 1, 2, 3, 2, en descendant au-dessous de C : 1, 3, 2, 1, 2, 3, 2.

On obtient ainsi son canevas numéroté pour toutes ses cases, chaque chiffre servant d'indication pour tou-

tes les cases de la même ligne, soit *horizontale*, soit *verticale*. — C'est, en un mot, une disposition analogue à celle de la *table de multiplication*.

Pour se servir de ce numérotage des cases, il faut ombrer toutes les cases où le même chiffre se croise, et dans la tranche horizontale et dans la tranche verticale, tout comme on fait avec la table de multiplication pour avoir le produit de deux nombres. — On prend un chiffre quelconque sur la hauteur, 3, par exemple, et on suit la tranche horizontale 3 jusqu'au bout du carré de canevas. Or, toutes les fois que cette tranche horizontale 3 rencontre une des tranches verticales marquées 3, il faut ombrer cette case qui correspond donc en même temps au chiffre 3, et pour la tranche verticale et pour la tranche horizontale.

Quand on a ainsi ombré toutes les cases où se rencontrent les chiffres correspondants, on a obtenu un dessin d'une irréprochable régularité.

Souvent quand on veut avoir une double largeur ou une double hauteur dans les points de son dessin, c'est-à-dire la réunion de deux cases voisines dans le canevas, au lieu de mettre au numérotage deux fois le même chiffre l'un à côté de l'autre, on réunit les deux cases par une petite barre et on ne met qu'un chiffre, qui sert alors pour les deux lignes adjacentes de points. C'est le système qui a été suivi dans les dessins n° 34, 35 et 36 de notre dernier patron.

Si tu veux obtenir un dessin plus long que large, il faut établir le centre et les chiffres d'abord sur le plus petit côté. Ensuite on prend le centre du plus grand côté, et on le numérote comme le petit côté. — Arrivé sur ce grand côté, au dernier chiffre du numérotage comme les cases du petit côté, il faut pour continuer ce numérotage du grand côté, remplacer les mêmes chiffres, mais dans l'ordre inverse. Exemple : à partir du centre, la série finit par 4, 3, 4, 2. Alors on reprend ces chiffres en les posant dans l'ordre inverse et symétrique, 2, 4, 3, 4.

Il va sans dire que les dessins sont d'autant plus riches qu'il y a peu de chiffres différents, puisque les mêmes se retrouvent plus souvent. — On comprend aussi que le changement d'ordre dans la disposition des chiffres change complètement le dessin. Par exemple, examine dans notre dernière planche le n° 35 ; le n° 36 te prouvera que l'on peut encore arriver à une autre variété de dessin en remplaçant les chiffres dans un autre ordre ; ainsi, regarde la ligne du haut, nous y voyons : 1, 2, 3, 2, 1, 2, 3, 4, 2, 4 (et 2 pour le centre) ; ils sont répétés ensuite en sens inverse ; sur la ligne de gauche, nous avons bien les mêmes chiffres, mais placés dans un autre ordre : 2, 4, 2, 4, 3, 2 ; 1, 2, 3, 2, répétés encore en sens inverse ; essaye bien vite ton talent, je suis sûre que tu obtiendras de ravissants dessins.

— Et je l'aurai bien gagné ; ouf ! Jeanne, je n'en puis plus, jamais je n'ai eu l'esprit tendu comme cela. Je crois vraiment que tu finiras par faire de moi une algébriste consommée ; mais la leçon a été un peu longue.

— Ne te plains pas, je te réserve une surprise comme dédommagement ; tu n'as pas encore vu notre gravure de mode ?

— Mais ce n'est pas une gravure, ce sont trois gravures réunies. Quel luxe ! Et voilà des manteaux, des chapeaux, tous plus jolis les uns que les autres ; on n'aura cette fois que l'embarras du choix... et l'embarras de l'explication, n'est-ce pas ? Je t'écoute.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Toilettes de ville.

1, Chapeau de velours ; sur le bord de la passe, qui est à jour, se trouve une bande de velours formant de chaque côté des festons très-profonds ; le vide laissé entre chaque feston est rempli par une rosette de blonde ; sur un des côtés, une touffe de plumes vient s'entremêler à une grosse rose rose placée sous la passe ; de l'autre côté de la passe, une rose blanche accompagne des ruches de tulle. — Robe de taffetas avec raies de moire antique ; corsage plat, montant, et sans basques, orné seulement d'un large ruban de moire antique bordé d'effilé, et posé en forme de bretelle se terminant au bas du dos par des nœuds ; sur le devant de la jupe, ces bretelles retombent en longs pans. — MANTEAU NASSAU, en velours. Ce manteau, genre Talma, produit par l'effet seul de sa coupe l'aspect d'un manteau à manches ; il est garni d'une frange de 18 à 20 centimètres, avec tête richement travaillée.

2, Chapeau de velours épinglé et satin ; le bord de la passe est en velours ; il se renverse légèrement sur une bande en velours découpée en forme de *crêneau* ; le restant de la passe est recouvert de satin disposé en plis plats ; sur le fond de la calotte, une pointe fanchon en velours découpé repose sur des nœuds de rubans de satin mélangés de velours, et relie des bouquets de plumes placés de chaque côté de la passe ; le dessous est composé de verveine et de nœuds de velours se mariant à des bouillonnés de tulle. — MANTEAU CASTILLAN. Aucune création ne saurait mieux justifier la réputation de luxe, d'originalité heureuse et de parfaite distinction que l'on retrouve dans chaque modèle nouveau sortant de la maison *Gagelin*. Ce manteau, en peluche frisée, est orné d'une grande frange en chenille, surmontée d'un large galon de peluche quadrillée de deux nuances différentes. — Robe en droguet broché velouté, jupe unie, corsage à doubles basques ornées d'un velours frappé dans les nuances de la robe ; au bas des basques est une petite frange *clocheton* en velours ; la même garniture se retrouve sur les manches.

3, Chapeau de satin et velours plein ; au bord de la passe se trouvent des biais de satin alternés avec des biais de velours ; velours et satin sont de couleurs différentes ; le même genre de biais est placé sur la calotte retombant sur le bavolet ; des plumes de fantaisie sont posées très à plat sur l'un des côtés de la passe ; fleurs et blondes composent un dessous charmant. — TALMA ÉMIR orné d'une broderie au passé, et entouré de franges ; ce talma est doublé de peluche à longs poils de couleur claire. — Robe à volants en taffetas avec médaillons sur reps, le bord des volants légèrement ondulé et bordé d'un effilé *Tom Pouce* ; le corsage et les manches sont de forme *Agnès Sorel*.

4, Chapeau de velours plein, composé de deux couleurs tranchantes ; la passe, dont le milieu est entièrement tendu, est relevée de chaque côté par des plis formant draperie ; ces plis se trouvent de deux couleurs alternées. La description ne peut donner qu'une idée très-impairfaite de l'élégante simplicité de ce chapeau, complété par une dentelle posée au bord de la passe, et retombant en forme de voilette ; en dessous, des chrysanthèmes s'entremêlent à de la blonde noire et blanche. — MANTEAU HADJI en velours noir, garni de ban des de fourrures de *soie*. Ce charmant ornement, jouant à s'y méprendre la vraie zibeline, est appelé,

nous n'en doutons pas, à un très-grand succès. — Robe de pékin à larges raies écossaises multicolores, bordées de chaque côté d'une raie de moire unie. Avec des jupes à raies aussi gigantesques les corsages qui vont le mieux sont ceux d'étoffe unie, velours, moire, etc.

5, Chapeau moucheté en satin, passe unie avec *plume-saule* ; le fond de la calotte est recouvert par trois rouleaux de large ruban ; aux extrémités d'un de ces rouleaux, pendent des bouts de rubans retombant sur le bavolet ; en dessous, une demi-guirlande de mûriers à fruits de velours, avec fleurs et feuillages de crêpes incrustés de velours, vient rejoindre des ruches de blonde placées, de chaque côté des joues. — MANTEAU FINLANDAISE de loutre. Ce tissu, très épais, réunit à une légère souplesse l'avantage de tenir très-chaud ; la doublure, qui fait partie de l'étoffe, est toujours d'une couleur tranchante à celle du dessus, ainsi gris perle et rose de Chine — gris acier et gros violet. Ces vêtements se garnissent en général comme l'est celui-ci, avec des galons de peluche et velours. — Robe en droguet broché, *croix de Malte*.

6, Chapeau en velours uni. Le bord de la passe est formé par des pattes de velours, et de ruches de petites blondes ; la passe et la calotte sont unies ; dans le milieu de la passe, une petite traverse en biais de velours retient une plume d'un côté, et de l'autre un nœud formé de trois petites plumes qui viennent rejoindre l'ornement placé en dessous de la passe ; — de l'autre côté de la passe ce sont des capucines d'Alger aux tons vifs et brillants. — Robe de pékin à volants *Alhambra* sur fond de gros de Tours. Corsage à triples basques formées par des garnitures assorties aux volants et bordées de dentelle-guipure. — MANTEAU IAGO en velours garni de *marabouts* de soie, de glands en passementerie et de franges en chenille ; ce vêtement, vrai type *grande dame*, est doublé de peluche vert de mer.

« Que dis-tu de tout cela, Florence ? »

— Que c'est beau, beaucoup trop beau pour nous, et que tu es bien méchante de nous donner des tentations de manteau Iago et de volants *Alhambra*, etc., etc.

— Il faut t'en prendre à la mode qui créa toutes ces élégances. Moi, je n'en suis que l'écho ; mais je reconnais avec toi que nous avons servi cette fois les jeunes dames au détriment des jeunes filles, et que si nous voulions prendre pour nous quelques-uns de ces vêtements, il faudrait commencer par retrancher la plus grande partie des ornements. Du reste, ne te presse pas pour ton manteau ; je te donnerai le mois prochain le patron d'un talma qui sort de la maison *Gagelin*.

— Comment ! la maison *Gagelin*, la première maison de confection de Paris, te donne un modèle ? C'est une faveur dont je profiterai bien certainement pour faire mon manteau moi-même.

— Je vois bien que tu n'es pas née le dimanche, Florence, car tu n'as pas peur de la besogne.

— Et ton rébus dit : *Il est né le dimanche, il aime la besogne faite*. (Ile — Énée — le — dime — anche — ile — m la — besogne faite.)

— Fort bien, ma chère, je suis tout étonnée que tu l'aies deviné, il n'était pas facile.

— Bien que tu aies une si haute idée de ma perspicacité, Jeanne, il faut bien, au risque de perdre dans ton esprit, que je te demande quelques renseignements au sujet du *Progrès musical*... Où est donc ce journal que tu m'as annoncé ? à quelle époque doit-on le recevoir ?

— Mais, ma chère, le *Progrès musical* n'est pas un journal à part, tu le reçois avec le nôtre, dans le nôtre même; mais si tu veux participer aux avantages qu'il offre pour l'achat de la musique, tu devras ajouter 6 francs au prix de ton abonnement; et pour cette somme de 6 fr., tu auras droit à 50 fr. de musique, que tu choisiras, à ta volonté, sur les douze catalogues publiés sur la couverture, avec les prix marqués; et, de plus, tu auras la faculté de te procurer toute la musique éditée à Paris avec 66 p. 0/0 de rabais, les deux tiers, entends-tu bien? Seulement, comme le port de cette musique sera à ta charge, je t'engagerais à faire autant que possible tout ton choix en une seule fois, ou du moins à multiplier tes demandes le moins que tu pourras. C'est un marché si fabuleux, qu'on a peine à y croire, et je pense que nos jeunes amies s'imaginent être l'objet de quelque mauvaise plaisanterie... Qu'elles essayent, et elles verront bien que nous ne nous sommes point trop avancées, et que nous sommes en mesure de donner tout ce que nous promettons...

— Moi, je n'en doute pas, ma chère, et je crois que les antécédents du *Journal des Demoiselles* inspirent confiance à tout le monde, car j'ai une foule d'abonnements à te remettre; mais comment faire, car mes amies voudraient toutes commencer avec le mois d'octobre pour avoir les *potiches* ou tout au moins ne pas attendre deux grands mois avant de recevoir le premier numéro de leur journal: indique-moi donc le moyen de leur faire prendre patience, ou, ce qui leur plairait bien plus encore, de satisfaire leur impatience.

— C'est bien simple, Florence, prie tes amies d'ajouter à la somme qu'elles t'ont remise 1 fr. pour chaque mois de l'année 1854 qu'elles désirent avoir, tu remettras cette somme au caissier du journal, et il leur enverra les derniers mois de l'année et toute l'année prochaine; elles seraient donc alors abonnées pour 15, 14 et 13 mois, selon qu'elles t'auraient donné 15, 14 ou 13 fr.

En te chargeant de cette commission, tes amies ont fait une économie de 83 c. par abonnement; je t'en donnerais le détail si je ne connaissais ton peu d'aptitude pour les chiffres, j'aime mieux conseiller une économie semblable à toutes les personnes d'une ville qui se connaissent et veulent se réabonner, elles réuniraient tous les prix de leurs abonnements, prendraient un seul mandat de cette somme, et l'adresseraient au bureau dans une seule lettre, donnant tous les noms et adresses. Elles n'auraient alors qu'un seul droit de timbre du mandat et un seul port de lettre à répartir entre toutes.

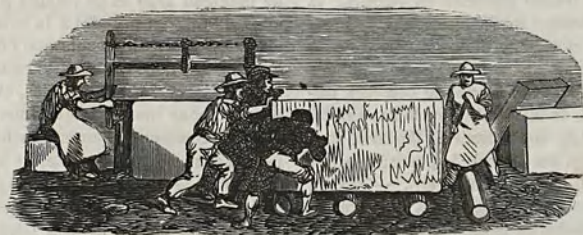
Mais voici Florence qui bâille à se fendre la bouche: cela me dit assez clairement, ma chère amie, que je l'ennuie avec mes détails d'affaires, et sans doute j'ai le même sort près de toi. Adieu donc, pardonne-moi l'apparent oubli où je te laisse souvent; mais causer avec Florence, n'est-ce pas causer avec toi? travailler avec Florence, n'est-ce pas travailler avec toi? aimer Florence, n'est-ce pas aussi t'aimer?

Explication de la gravure.

— Chapeau orné de petits lisérés de taffetas paille et de plumes. Robe en taffetas, bretelles garnies d'une petite dentelle et d'un effilé, — comme les manches pagodes et les trois volants de la jupe.

— Coiffure à la *Valois*. Robe en taffetas. Bretelles, ceinture à bouts flottants, garniture de volants et bouts de manches en velours écossais.

RÉBUS.



NA

